

Contes et Récits de la conquête de l'ouest

Lambert, Christophe

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CHRISTOPHE
LAMBERT

MATTHIEU
BONHOMME

CONTES ET RÉCITS DE LA CONQUÊTE DE L'OUEST



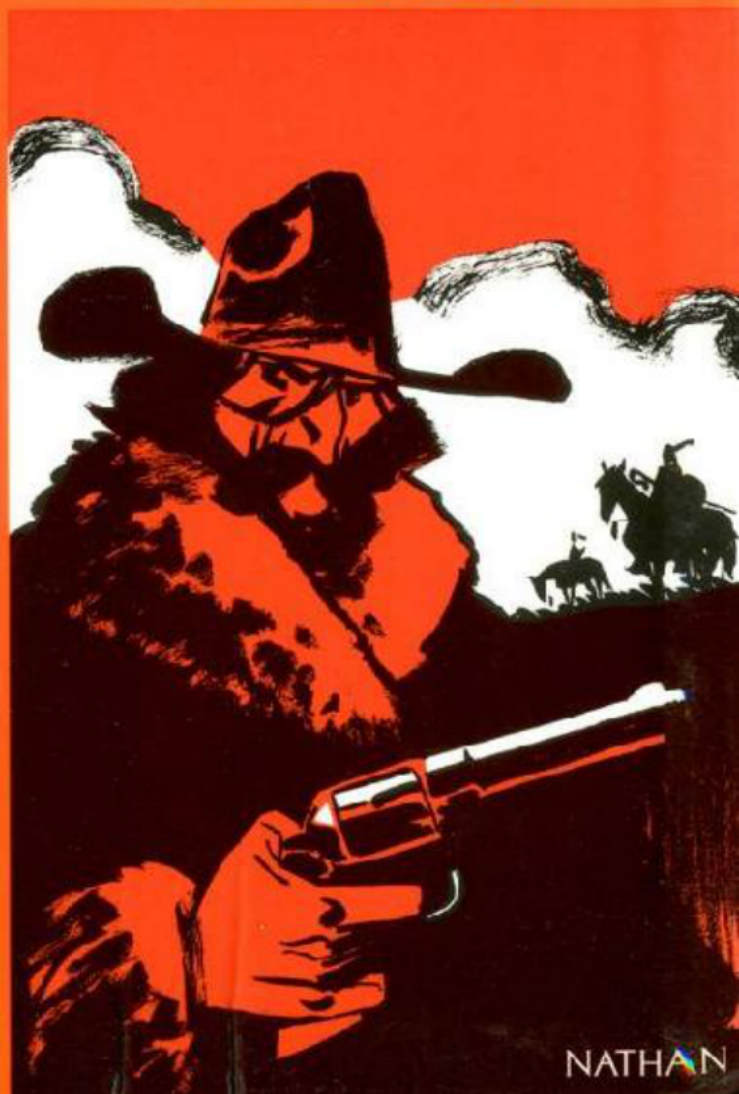
Buffalo bill



Tacheclair



*Couteau
Émoussé*



NATHAN

Contes et Légendes de tous pays

Contes et Récits de la Conquête de l'Ouest

**Par
Lambert Christophe**

Illustrations : Matthieu Bonhomme

Éditeur : NATHAN

ISBN : 978-209282-293-7

*À mon oncle Henri,
qui aime tant les westerns,*

*et à mon ami Frédéric Charlet,
avec qui j'ai bien dû reconstituer
le siège d'Alamo une centaine de fois...*



I

LA LÉGENDE DU GRIZZLY BLANC

LE VIEUX TRAPPEUR bourrait sa pipe sans se presser. Il avait un physique singulier : une tête plus grosse que la normale, des traits burinés et, surtout, un drôle de nez coupé – par un tomahawk shoshone, disait-on.

Les enfants s'étaient assis en demi-cercle devant lui, sous le porche du saloon. Les planches vermoulues leur faisaient mal aux fesses mais aucun d'eux ne se plaignait. Pour rien au monde ils n'auraient raté le récit quotidien de Sam-la-bagarre, le meilleur raconteur d'histoires de tout le Nebraska !

Lorsque les premiers ronds de fumée s'élevèrent, Sam se racla la gorge et lança :

— Je vous ai déjà parlé de mon copain Zébulon McKenzie ?

Les gamins firent « non » de la tête, tous en même temps.

— C't'une drôle d'histoire que la sienne. Y'en a même qui disent que c'est une légende. Mais moi qui connaissais bien mon Zeb, j'peux vous dire la vraie vérité. Z'êtes d'accord ?

Murmure d'approbation général.

Le vieillard faisait grincer son fauteuil à bascule à chacun de ses va-et-vient. Son regard se perdit au loin, par-delà les montagnes qui dominaient les toits de la ville. Il paraissait ailleurs. C'est d'une voix d'outre-tombe qu'il débuta son récit :

« On était au début du siècle, en 1801 ou 1802, j'sais plus trop. Moi et Zeb on travaillait pour la Hudson Bay Company. Trappeurs, quoi. Un dur métier, vous pouvez me croire. On passait quasiment toute l'année dans les Rocheuses(1). On vivait pour ainsi dire comme des Indiens. D'ailleurs, on nous appelait les « Indiens blancs »...

J crois bien que durant ces années-là, j'ai chassé tout ce qui porte du poil sur l'dos : raton laveur, rat musqué, loutre, castor... Le marché de la fourrure était florissant. Tous ces m'sieurs-dames de la ville en

voulaient. Faut dire qu'il y avait une grande mode à l'Est : le chapeau en feutre de castor, façon haut-de-forme.

Son truc à Zeb, c'était l'ours, enfin le grizzly, le plus féroce bestiau que l'Bon Dieu ait mis dans les montagnes, avec des dents pires qu'un piège à fauves et des griffes assez longues pour vous arracher la tête. Mon copain McKenzie prétendait avoir zigouillé trente-deux ours en une seule saison, à lui tout seul. Mais il était connu pour raconter de sacrés bobards quand il avait bu un coup de trop, alors j'sais pas...



Avec le gars Zeb, on se voyait chaque année au grand « rendez-vous ». C'était un des rares moments de récréation, dans not' rude vie de montagnard. Après des mois de vagabondages, les trappeurs de toute la région se retrouvaient dans une vallée bien abritée, plus à l'ouest. On faisait ça vers le mois de juillet. Et là, durant trois semaines, c'était la fête du matin au soir, quelque chose d'insensé. Concours de lutte, de tirs, courses de chevaux, mais aussi et surtout des beuveries dont vous avez pas idée. Des trucs à rouler sous la table. Et ça m'est arrivé plus d'une fois !

Un jour de foire, donc, entre deux cuites, j'vois débarquer Zébulon McKenzie, ce type dont j'vous cause depuis le début.

— Ben qu'est-ce qui t'arrive ? j'lui fais.

Figurez-vous qu'il avait un œil en moins !

Ouais, il portait un bandeau noir, comme les pirates de l'ancien temps.

— Un grizzly, il me répond. M'est tombé dessus par surprise alors que je posais mes pièges à la rivière ! Une masse : une tonne bien pesée ! Et plus fort que tout : il avait le poil blanc comme neige !

— Un grizzly blanc ?

C'était la première fois que j'entendais ça.

— Comme j'te le dis ! Y m'a laissé à moitié sonné dans les fougères, il a becté mon appât et puis il est parti, tout tranquillement, en remuant son gros cul blanc, l'animal !

— T'as de la chance. Il aurait pu t'étriper, pour faire bonne mesure.



Alors là, les enfants, j'en suis resté baba. Des ours blancs, je savais qu'il en existait, plus au nord... mais chez nous, c'était incroyable. La fourrure du bestiau devait bien valoir à elle seule deux cents peaux de castor !

Zeb ressemblait à une bouilloire prête à exploser.

— J'le retrouverai ce salopard, qu'y disait. Œil pour œil, dent pour dent ! J'ai repéré son territoire de chasse, et des comme lui, ça court pas les montagnes.

Tous les jours qu'ont suivi, il a pas décoléré le Zeb.

— J'lui ferai la peau, qu'y disait. Foi de Zébulon McKenzie ! Et avec sa paillasse d'albinos, je m'achèterai un rubis que je me mettrai à la place de l'œil !

La suite du grand « rendez-vous » m'a fait l'effet d'une sorte de rêve éveillé. J'étais tellement saoul que j'avais perdu la notion du temps. Puis, un matin, sans crier gare, c'était fini. Alors on s'est séparés, comme à chaque fois, et puis tout le monde est retourné à ses petites affaires.

Un an a passé. Un hiver terrible et un printemps guère meilleur. J'avais fichu à l'eau un canoë entier de pelleteries⁽²⁾ ! Toute une saison à la baille, enfin bref, une année pourrie... À nouveau, l'été, on s'est tous retrouvés pour fêter les beaux jours.

Et r'voilà mon Zébulon qui débarque, avec un bras en écharpe et une main en moins cette fois.

— Le grizzly blanc ! il grogne. Ce maudit grizzly blanc !

— Non ???

— Si, j'te dis ! Je l'tenais. Il était devant moi comme j'te vois. J'ai épaulé. Le coup est pas parti. J'avais mouillé ma poudre. L'imbécile ! J'ai bien cru que j'allais faire dans mon falzar⁽³⁾. Il a chargé. Au corps à corps qu'on s'est battus. Dix fois, j'lui ai enfoncé mon couteau dans le poitrail. Il a pas bronché, j'te jure ! Il m'écrasait contre lui. J'avais la figure dans ses poils tout poisseux de sang. Et puis j'ai dû toucher un point sensible parce que là, il est parti en braillant comme un putois. Le hic, c'est qu'il a fichu le camp avec ma main en travers de la gueule, le démon !

— Ben mon vieux...

— Cette fois, j'en fais une affaire personnelle. Je l'aurai, ce gros plein de soupe, même si je dois aller le chercher en enfer ! J'y passerai l'temps qu'y faudra, mais je l'aurai !

Il rigolait pas quand il disait ça. Des petites flammes dansaient dans ses yeux.

Deux ou trois jours plus tard, je croise un autre copain, un jeune gars du nom de François Lachance. Un Français, mais gentil quand même. On trinque et, après quelques verres, il me dit :

— T'as vu McKenzie ?

— Sûr, j'lui réponds. Mal en point, le Zeb !

— Il t'a parlé de son ours ?

— Oui, oui, je fais. Le grizzly blanc.

— C'est du pipeau.

— Quoi ?

— Des sornettes. Des contes pour enfants. Zébulon raconte ça à qui veut l'entendre, mais c'est pour faire son intéressant.

— Et sa main ? je proteste. Et son œil ? Il les a quand même pas arrachés pour épater la galerie ?

Lachance a ricané en vidant son godet :

— T'es bien naïf, Sam. Il s'est crevé l'œil avec une branche basse, ton pote. L'accident le plus stupide qui soit ! Sa main ? Il l'a coincée dans un piège à fauves, un soir qu'il était saoul comme une barrique. Il a fallu l'amputer ! C'est Jack Finn qui me l'a dit. Il descendait la rivière avec McKenzie quand c'est arrivé. Ah, évidemment, ça en jette moins qu'une lutte au corps à corps avec un ours blanc...



Je savais pas trop quoi penser. Comme j'l'ai déjà dit, mon vieux pote était connu pour bien enrober ses histoires, surtout quand il avait un coup dans le nez... Enfin là, quand même... Peut-être qu'il finissait par y croire vraiment à son grizzly ? C'était mon ami, et j'voulais pas lui casser sa baraque... Ça faisait son petit effet à chaque fois qu'il la racontait, son aventure. Donc j'ai fermé mon clapet. Les jours suivants, je l'ai laissé vider son sac, une fois de plus, devant un auditoire qu'en revenait pas.

— Une bête énorme ! il clamait. Elle fracassait les troncs d'arbre sur son passage et ses rugissements résonnaient comme le tonnerre ! Mais la prochaine fois, j'la raterai pas...

La fête s'est terminée. Salut, bonne chance, à l'année prochaine et tout le tintouin...



Un an plus tard, arrive à nouveau le grand « rendez-vous ». « Comment je vais retrouver mon Zeb ? » je me demandais. Je redoutais le pire. Ben, j'ai pas été déçu.

Cul-de-jatte ! Ouais, vous avez bien entendu : cul-de-jatte qu'il était ! Les deux guibolles en moins ! Il roulait dans une p'tite caisse à savon, en se propulsant avec sa main valide et son moignon. Un spectacle triste à pleurer.

— C'est pas vrai ! j'ai fait. Dans quel état tu t'es mis, bougre de...

— L'ours, il a dit simplement.

On a trinqué, comme au bon vieux temps, mais l'cœur n'y était plus.

— Comment ça s'est passé ? j'ai questionné.

Il a répondu la mâchoire crispée, et il serrait son verre de whisky si fort qu'on voyait blanchir les jointures de ses cinq derniers doigts.

— Ce bestiau est le diable, j't'assure, Sam. En tout cas, il est pas naturel. Écoute ça... Je le traquais depuis des semaines. C'était la fin de l'automne. Je savais que si je le coinçais pas rapidement, il irait se terrer dans l'un de ses maudits trous et je serais marron pour tout l'hiver. Donc je m'engage dans un goulet où il s'était enfoncé cinq minutes plus tôt. J'avais le fusil, la poudre, et je me tenais sur mes gardes. Ben, elle m'a quand même possédé, la saloperie !

— Y t'a sauté sur le râble ?

— Même pas. Une avalanche. Il a poussé des rochers depuis tout en haut, et les pierres ont commencé à dégringoler la pente de plus en

plus vite. J'ai évité les premières, mais une grosse m'a heurté avant que j'aie pu mettre les bouts. J'avais les deux jambes écrabouillées comme de la marmelade. Un cauchemar, mon vieux !

Ça, je voulais bien le croire.

— T'as réussi à te dégager ?

— Pas tout seul. J'ai perdu connaissance. Je sais pas combien de temps ça a duré. La douleur me réveillait, puis au bout d'un moment, je m'évanouissais à nouveau. Heureusement, j'avais ma gourde avec moi. Elle était bien remplie et c'est ça qui m'a sauvé la vie. Une fois, j'ouvre les yeux, et voilà que je me retrouve sous une tente d'indiens ! Comme j'avais tout le temps de la fièvre, j'ai cru que je délirais. Mais non, j'étais bien chez les Pawnees. Ils m'ont soigné, guéri, sans rien demander en échange. Enfin, si on peut parler de guérison...

Il a baissé les yeux sur ses moitiés de cuisse.

— Mon pauvre Zeb, j'ai fait, sincèrement désolé.

Un coureur des bois sans guibolles, c'était plus un coureur des bois. Il le savait aussi bien que moi.

— Je suis plus bon à rien, il a murmuré, l'air sombre. Mais avant de quitter cette terre, j'ai encore une tâche à accomplir : tuer ce monstre. Y m'a tout pris, tu comprends ? J'laisserai à personne d'autre le soin de lui faire la peau.

J'ai opiné, mais je voyais pas très bien comment il allait s'y prendre. Il a sorti quelque chose de sa gibecière : un ballot de poudre, avec une mèche qui dépassait du tissu.

— La prochaine fois, ça sera la bonne, il a sifflé entre ses dents, le regard enfiévré. Boum ! on partira en fumée, lui et moi, direct jusqu'chez saint Pierre ! Ha ! ha ! ha !

J'crois qu'il avait plus toute sa tête. Il me faisait un peu pitié.

Les journées d'ivresse se sont succédé. Et puis arrive le concours de tir qui devait clôturer la grande foire. Qui je vois dans la foule ? François Lachance. J'vais le trouver et j'le prends à part :

— T'es au courant pour Zébulon ?

Il hoche la tête :

— Une triste affaire. Une mauvaise chute, à ce qu'on dit... Fractures ouvertes, la gangrène s'en est mêlée et tu connais la suite.

— Pas d'ours ?

— Non, pas d'ours. Les Indiens l'ont retrouvé au bas d'une falaise, à moitié mort de soif et les deux pattes brisées. Il avait glissé, ce grand maladroït !



Qui croire ?

J'en avais aucune idée. Zeb avait l'air vraiment persuadé de ce qu'il disait. J'avais bien examiné son regard quand il avait sorti son engin explosif. Il jouait pas la comédie.

En tout cas, j'pouvais pas laisser un vieux camarade comme ça dans la panade. J'lui ai proposé de faire équipe avec moi : je chasserais et lui, il dépècerait les animaux, il tannerait les peaux... C'était un travail délicat mais j'estimais qu'il pouvait s'en tirer, même avec une seule main. Il a accepté mon offre. J'ai vu là-d'dans comme une lueur d'espoir. P'têt'que, finalement, j'allais réussir à guérir mon copain de son obsession. De toute façon, personne d'autre voulait travailler avec lui. On commençait à dire qu'il portait la poisse, ou qu'il était devenu cinglé, ou les deux à fois.

Alors on est partis, moi et Zeb, vers la montagne, pour son dernier voyage...



On fonctionnait bien tous les deux, y a pas à dire. Je ramenaï mes prises à la cabane et il s'en occupait. Fallait préparer les pelleteries soigneusement puis les comprimer en ballots avec une sorte de grande presse. Comme j'avais davantage de temps pour chasser – mon partenaire se chargeait également de la popote –, on a rapidement accumulé un gros stock de fourrures. C'était l'une de mes meilleures saisons depuis des années et, tout bien considéré, je louais le ciel d'avoir pris Zeb sous mon aile.

Et puis un jour, alors que je pistais une martre de toute beauté, j'ai

entendu un fracas effrayant ! La montagne entière m'en a paru secouée. Ça venait de not'cabane. J'ai couru en pensant : « Zébulon, vieux fou, qu'as-tu donc encore fait ?! »

J'ai déboulé dans la clairière, le souffle court et le cœur qui battait comme un tambour dans ma poitrine. La cabane avait volé en éclats... et mon pauvre Zeb également ! Il avait perdu les derniers morceaux qui lui restaient... et la vie par la même occasion ! Quant à nos précieuses fourrures, elles gisaient noircies, éparpillées aux quatre vents.

— Ah bravo ! j'ai crié, des larmes plein les yeux. T'es bien avancé maintenant, âne bâté ! Il a fallu que tu joues avec ta poudre ! Tu pouvais pas t'en empêcher, hein ? C'est les autres qu'avaient raison. T'étais qu'un vieux maladroit, un siphonné, un...

Je me suis arrêté, la bouche ouverte, les yeux ronds comme des soucoupes. Une grande silhouette venait de se dresser devant moi, au milieu de la fumée et des débris. Une sorte de totem géant, gesticulant et rugissant, comme sorti d'un cauchemar : le plus gros grizzly que j'aie vu de toute ma chienne de vie. Et il était blanc, entièrement blanc !

— Dieu-Tout-Puissant, j'ai lâché.

Mon ami n'avait pas menti. Depuis le début, il disait la vérité.

La bête m'a regardé longuement. Ses petits yeux ressemblaient à deux perles noires enfoncées dans la neige. Un animal magnifique. J'étais tellement estomaqué que pas une seconde j'ai songé à épauler mon fusil.

L'ours a grogné quelque chose que seul un de ses congénères aurait pu comprendre, puis il a tourné les talons, et il est parti.

Je n'ai plus jamais entendu parler de lui. »





II

LA LONGUE PISTE

LA CARAVANE AVAIT quitté Fort Hall depuis une semaine. Le soleil tapait fort en ce début de l'été 1832. Les vingt attelages progressaient laborieusement, en soulevant un épais nuage de poussière grise derrière eux. La piste était encore sauvage. Auparavant, seul un certain Nathaniel Wyeth avait osé s'y aventurer.

Pour l'heure, la famille Thornton, des Irlandais de pure souche, se trouvait en tête du convoi. Des pionniers. Des précurseurs. Des gens coriaces, à l'image des superbes bœufs qui tiraient leur « maison sur roues ». Les enfants, John et Annie, respectivement neuf et onze ans, passaient la majeure partie du temps dans le chariot. Huit mètres de long, quatre de haut, c'était un « conestoga », le modèle le plus courant à cette époque, avec de grandes roues cerclées de fer, des arceaux et une bâche pour protéger le chargement des intempéries. Et du chargement, il y en avait : meubles, vêtements, viande séchée, sel, eau, pelles, pioches, fusils, et bien d'autres choses encore. On avait surélevé l'avant et l'arrière, pour éviter que tous ces biens ne se déversent dans les montées ou les descentes. Les parents, Sean et Mary, cheminaient à pied, côte à côte avec leurs animaux de bât. Le voyage qu'ils avaient entrepris était long et pénible. Trois mille sept cents kilomètres séparaient leur ancien foyer du Missouri de leur objectif : l'Orégon, une terre riche, fertile, qui s'étendait des Rocheuses au Pacifique. La terre promise !

En théorie, la caravane devait parcourir vingt kilomètres par jour. Mais il fallait compter avec le relief accidenté, les rivières en crue, les tempêtes, les maladies, les roues cassées et...

— Les Indiens ! s'écria la jeune Annie Thornton en apercevant au loin une ligne de cavaliers emplumés.

Elle avait beaucoup entendu parler des Peaux-Rouges, sans en avoir jamais vu « pour de vrai ». Son cœur s'emballa. On racontait tellement de choses sur ces gens-là : ils scalpaient les adultes, mangeaient les enfants, adoraient des dieux étranges, à qui ils faisaient des sacrifices

humains... La petite fille frissonna. « Ses » Indiens s'étaient matérialisés, une rangée d'un seul coup, en haut de la colline. Ils ne bougeaient pas, fièrement montés sur leur pur-sang. Ils observaient.

Un vif émoi gagna aussitôt toutes les familles du convoi (quatre-vingts personnes, environ) :

- Mary, va chercher mon fusil.
- Ne tirez pas ! Restez calmes !
- Les enfants, cachez-vous !
- Ils ont des peintures de guerre ?
- D'ici, je ne vois pas.
- Ce sont des Utes ?
- Je dirais plutôt des Shoshones.
- Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

Une première réponse arriva sous la forme d'une flèche qui se ficha juste sous les ridelles du chariot de tête. Les Indiens dévalaient la colline en poussant des cris terrifiants.

- Tirez dans le tas !
- Serrez sur l'attelage qui précède !

Des coups de feu éclatèrent de part et d'autre. John et Annie se cachèrent sous des couvertures pendant que leur mère rechargeait aussi vite qu'elle pouvait les trois carabines de la famille.

Les Peaux-Rouges, excellents cavaliers, s'abritaient derrière leur monture tout en décochant des traits d'une mortelle précision. Deux immigrants ne tardèrent pas à s'écrouler, touchés à la poitrine. L'escarmouche fut de courte durée. Les assaillants s'abattirent comme la foudre sur un chariot de traînants, massacrèrent ses occupants et emportèrent un de leurs chevaux sellés. Tout cela en moins d'une minute. Bilan chez les Blancs : cinq morts et deux blessés. Un seul Indien avait payé de sa vie l'audacieux raid-éclair.

Il n'y eut pas d'autre attaque ce jour-là mais une tension larvée pesait sur la caravane plus lourd qu'un ciel de plomb.

Les pionniers firent halte en début de soirée, non loin d'un ruisseau.

C'était le moment où les femmes entraient en action, avec une remarquable efficacité. Presque tout le travail du soir leur incombait. Elles avaient quelques minutes pour installer le campement, préparer la cuisine, laver la lessive dans les cours d'eau, chercher du petit bois pour le feu, etc... Annie admirait beaucoup sa mère, l'une des épouses les plus organisées et les plus dynamiques du groupe. En plus de toutes ses activités, elle trouvait le temps de fondre des balles pour les précieux fusils de la famille Thornton. Un exploit !



Les hommes se réunirent autour du feu et discutèrent jusque tard dans la nuit. Ils parlaient de l'attaque qui avait coûté la vie à cinq des leurs. Annie et John étaient couchés dans leur chariot. Ils durent coller l'oreille contre la bâche pour écouter la conversation :

— Ces sauvages sont bien les envoyés du démon, vitupérait le pasteur McCoy. Nous ne leur avons rien fait.

— Bah, il faut les comprendre...

C'était Nathaniel Book, le guide du convoi, qui venait de parler. Book mesurait près de deux mètres, portait des habits en daim mal coupés et chiquait du tabac toute la journée. Ce n'était pas un mauvais bougre, mais avec sa grosse voix et son allure d'ours, il faisait peur à Annie.

— Que voulez-vous dire, Book ?

— L'année dernière, des braves gens comme nous ont traversé le territoire des Shoshones. Oh, ils étaient très gentils, très polis, bien comme il faut, mais l'un de leurs gamins est mort du choléra. Les Indiens ont attrapé la maladie et vous imaginez la suite. Un an plus tôt, un groupe de Mormons⁽⁴⁾ avait chassé des dizaines de bisons sans demander la permission. (Il soupira.) Tout cela explique pourquoi les Shoshones ne nous portent pas particulièrement dans leur cœur. Ils doivent se dire : « Quel malheur vont-ils nous apporter ceux-là ? Quel fléau transportent-ils avec eux ? »

— Peut-être, mais on ne peut quand même pas monter jusqu'au Canada, rien que pour éviter leurs terres ! intervint Sean Thornton.

— Je ne dis pas le contraire. J'essayais simplement de vous faire comprendre leur point de vue. Rien n'est jamais tout blanc ni tout noir. (Il cracha son tabac à chiquer.) Serrons les rangs et continuons notre route en essayant de créer le moins de dérangement possible. Peut-être nous laisseront-ils en paix ? Si nous avançons à un bon rythme, nous serons sortis de leur territoire d'ici deux ou trois jours.

Les hommes acquiescèrent.

Annie se tourna vers son petit frère :

— Tu crois que les Indiens vont encore nous attaquer ?

John ne répondit pas. Il dormait déjà.



Le lendemain matin, un soleil pâle et timide se leva sur la plaine. Aussitôt, le campement s'anima comme une fourmilière. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Une fois encore, les femmes étaient les plus efficaces, les premières sur pied. Elles rallumaient les braises, pliaient les couvertures ou préparaient le petit déjeuner.

— Annie, va chercher de l'eau pour le café, demanda Mary Thornton à sa fille.

Cette dernière aidait son frère John à traire leur unique vache laitière, Betsy. Ils l'avaient achetée à Fort Laramie, juste avant d'aborder les montagnes Rocheuses. Le placide animal suivait le chariot, attaché à une longue et solide corde. Et puis, Betsy pourrait fournir de la viande si les réserves de nourriture venaient à s'épuiser.

Annie lâcha le pis dégoulinant pour s'emparer d'un vieux broc en fer-blanc. Elle marcha jusqu'au ruisseau qui clapotait un peu plus loin, à l'écart du camp.

— Attention aux serpents ! recommanda sa mère au passage.

— Oui, m'man.

Annie sourit intérieurement. En deux mois de route, ils n'avaient croisé qu'un seul crotale – mort, de surcroît – mais Mary Thornton était terrorisée par les reptiles en général et les serpents en particulier. Annie, elle, avait davantage peur des coyotes. Les concerts de hurlements qu'ils donnaient à la nuit tombée semblaient jaillir de partout et nulle part à la fois. Il y avait vraiment de quoi faire des cauchemars.

La petite fille s'agenouilla au bord de l'eau en fredonnant *The Flowers of Embry*, une vieille ballade que son père affectionnait particulièrement. Alors qu'elle trempait son broc dans l'eau glacée, elle se figea. Quelque chose remuait dans l'herbe, sur sa droite. Elle se pencha et resta perdue dans sa contemplation durant quelques instants. Son visage exprimait à la fois le dégoût et la fascination. Elle se releva d'un seul coup et partit à toutes jambes.

— Maman ! Maman ! Je viens d'avoir une idée !

Elle renversa une grande quantité d'eau dans sa course folle mais peu lui importait. Son idée allait peut-être leur sauver la vie à tous !

Un peu plus tard dans la matinée, la caravane avait repris sa longue marche. En apparence, rien n'avait changé. Enfin, presque : suite à l'attaque de la veille, les chariots avançaient, serrés immédiatement les uns derrière les autres. Une famille isolée offrait une proie trop facile...



Embusqué derrière une colline tapissée d'arbustes, le chef Loup-Gris observait attentivement la file des attelages. Les Visages-Pâles étaient sur leurs gardes, cela se voyait. Les hommes marchaient, leur fusil en bandoulière, et jetaient des coups d'œil réguliers autour d'eux. Le Shoshone esquissa un sourire. Toutes ces belles précautions ne les empêcheraient pas de subir le juste courroux de son peuple, le moment venu. Loup-Gris n'avait pas fait d'études militaires à West-Point, mais il connaissait parfaitement les « techniques de harcèlement » : attaquer par petits groupes, frapper vite et fort, puis se replier sans chercher à engager un combat sérieux. C'était une tactique éprouvée. Grâce à elle, les intrus payeraient cher leur audace.

Danse-du-Soleil, le vieux chaman, avait coutume de dire : « Donne une terre à un Blanc et bientôt il voudra la forêt, puis la rivière, puis la montagne qui borde cette rivière. Laisse-en venir dix, vingt, trente,

et bientôt ils seront plus nombreux que les étoiles dans le ciel. » Et il avait raison. Jusqu'où tout cela allait-il mener ? Les bisons fuyaient à l'approche des immigrants. Les immenses troupeaux se scindaient en groupes plus petits qui désertaient les anciens territoires de chasse. Il fallait mettre un terme à tout cela.

Le chef indien redescendit la colline en courant et, d'un bond agile, atterrit sur son cheval. Ses guerriers l'attendaient. Vingt-sept hommes résolus et pressés d'en découdre. Loup-Gris saisit sa lance et hurla à la mort. C'était le signal de la charge. Les formidables cavaliers contournèrent la colline au triple galop. Pour les hommes blancs, qui n'avaient pas cessé de surveiller le sommet des coteaux plutôt que leur base, la surprise fut totale.

Mais, très vite, ils se ressaisirent.



Le milieu du convoi s'arrêta alors que les deux extrémités opposées commençaient à s'incurver l'une vers l'autre. Les pionniers titillaient leurs bêtes avec de longs bâtons de bouvier pour hâter la manœuvre. Lorsque les Peaux-Rouges arrivèrent sur eux, le cercle s'était presque entièrement refermé.

Loup-Gris et deux guerriers, emportés dans leur élan, passèrent par-dessus un chariot sans bâche. Aussitôt, Sean Thornton et quelques autres les prirent pour cibles. Les Blancs entouraient les trois cavaliers. Les balles sifflèrent aux oreilles du chef shoshone. Il empala un adversaire trop téméraire du bout de sa lance. Au même moment, l'un des deux autres Indiens bascula en arrière, touché à la tête. De nouveaux coups de feu claquèrent et le pur-sang de Loup-Gris trébucha en hennissant de douleur. Le chef se releva, tua un nouvel ennemi d'un coup de tomahawk, puis remonta en croupe sur le cheval de son compagnon encore en vie. Le piège se resserrait autour d'eux. Leurs frères rouges qui galopèrent en dehors du cercle ne pouvaient rien faire pour les aider. Des femmes et des enfants entassaient des malles pour combler les vides entre les chariots. Les Indiens n'hésitèrent pas un seul instant. Bousculant tout sur leur passage, ils franchirent une barricade improvisée dans un saut prodigieux. En un clin d'œil, le duo se retrouva hors du cercle. La situation n'y était

guère plus enviable. Les Blancs avaient déchiré des bouts de bâche pour laisser passer le canon de leurs armes. Dissimulés derrière ces meurtrières de fortune, ils abattaient presque tous les cavaliers qui passaient dans leur axe de tir.

Loup-Gris, écœuré, fit une série de moulinets avec son bras en poussant le cri du coyote. Ses guerriers, la mort dans l'âme, se replièrent en abandonnant une dizaine de cadavres dans l'herbe verte de la prairie.

Dans le camp retranché, chacun laissa exploser sa joie. C'était la première fois que des pionniers repoussaient les Indiens avec cette méthode. Ce ne serait pas la dernière. Au milieu des cris et des embrassades, le colosse Nathaniel Book s'agenouilla pour être à la hauteur d'Annie Thornton :

— Ton idée était géniale, petite ! Où as-tu été chercher ça ?

— Dans la nature tout simplement. (Elle sentit ses joues s'empourprer.) J'ai repéré une termitière, près de la rivière, ce matin. Des centaines de fourmis attaquaient. Les termites avaient formé un cercle pour protéger la plus grosse d'entre elles, la reine, je pense. Et les attaquantes se cassaient les mandibules sur ce mur de défense. Alors, je me suis dit...

— Ha ha ha ! Brave petite ! tonna le chef du convoi.

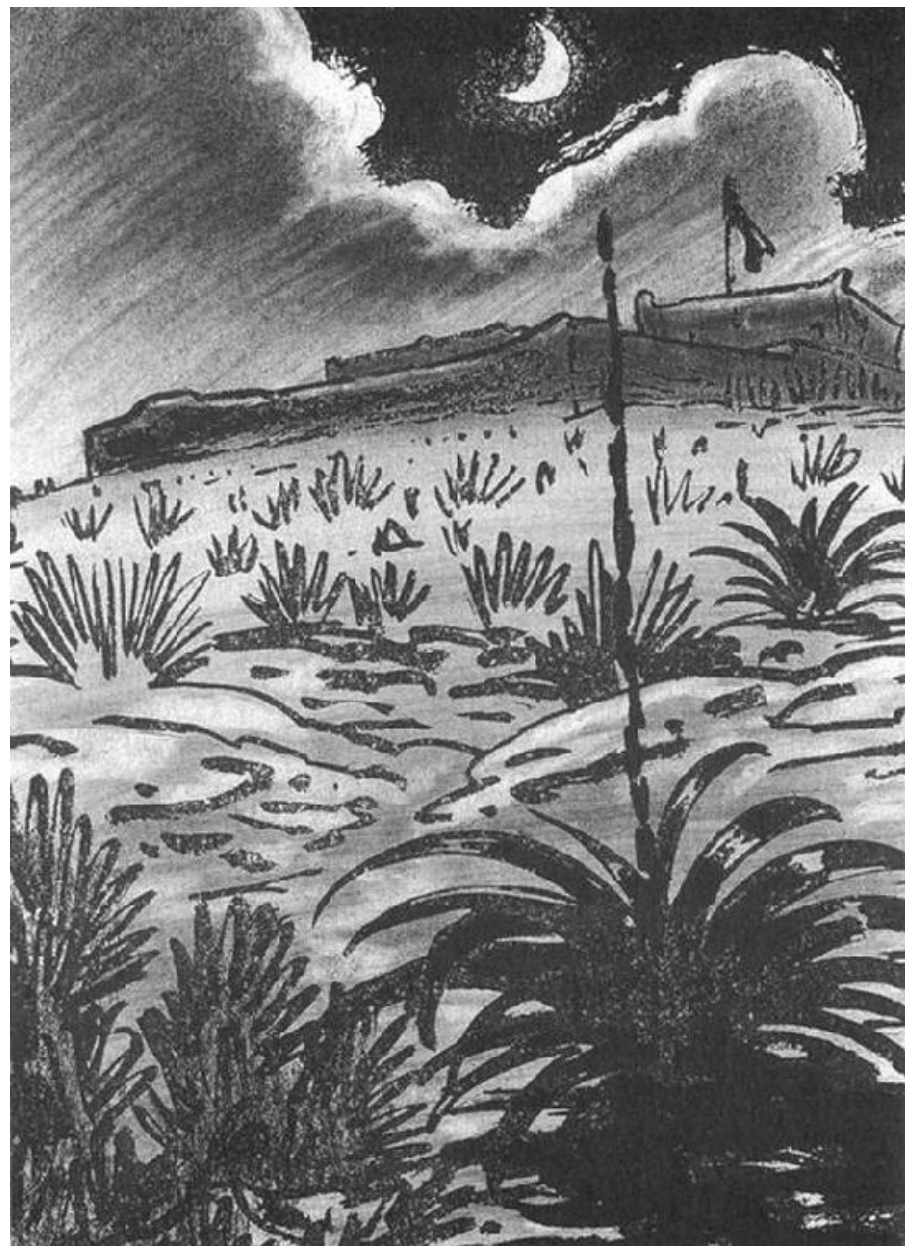
Il prit la gamine dans ses bras et la souleva bien haut au-dessus de toutes les têtes.

— Pour Annie Thornton : Hip hip hip...

— Hourra ! répondirent tous les immigrants en même temps.

La petite Irlandaise chercha ses parents du regard. Lorsqu'elle croisa enfin leurs yeux, elle vit qu'ils étaient remplis de larmes et de fierté.





III

L' HOMME

QUI TUA DAVY CROCKETT

JUAN BASQUEZ n'avait jamais eu de chance. C'était aussi simple que ça.

Artisan à vingt-cinq ans, soldat à trente, déserteur à trente-deux. On pouvait résumer sa vie ainsi. Il s'était engagé dans l'armée, en 1834, après la faillite de sa cordonnerie, à Durango. Il avait vite regretté son choix. Le général Santa Anna, président du Mexique, se prenait peut-être pour le « Napoléon de l'Ouest », mais ses régiments n'étaient qu'une pâle imitation de la Grande Armée. Mal nourris, mal vêtus, mal payés, les *soldados* menaient une vie des plus pénibles. Juan Basquez avait essayé de s'enfuir deux fois et, à chaque fois, on l'avait repris. Tout ce qu'il avait gagné dans l'histoire, c'était dix années de service supplémentaires... sans solde : le bagne, et en plus dangereux !

Il repensait à tout cela, amer, en cette froide nuit du 6 mars 1836, alors qu'il attendait, un genou dans l'herbe humide, le début du combat.

L'armée mexicaine assiégeait depuis treize jours le monastère fortifié d'El Alamo où une poignée de colons *norte-americanos* s'était réfugiée, les armes à la main. Ils réclamaient haut et fort l'indépendance du Texas, une simple province alors rattachée au Mexique. Santa Anna ne pouvait tolérer un tel affront. Il avait fait hisser un drapeau rouge sur la plus haute tour de San Antonio, la petite ville située à moins d'un kilomètre du fort. Son message était clair : pas de quartier. Mais après treize jours de siège, ces arrogants yankees refusaient toujours de capituler. Il fallait frapper un grand coup. Les « rebelles », dans la mission, n'étaient pas plus de deux cents, sans aucun renfort à espérer. Le généralissime, lui, pouvait compter sur deux mille quatre cents soldats. La victoire ne faisait aucun doute.

Santa Anna avait décidé d'attaquer à l'aube, par surprise.

Le 6 mars donc, un dimanche, Juan Basquez et trois cent cinquante de ses camarades prirent position, en silence, à une portée de fusil de l'angle nord-ouest du fort. Les autres colonnes se répartirent tout autour de leur objectif, de sorte que, vers trois heures du matin, El Alamo était presque entièrement encerclé.

Il ne restait plus qu'à attendre.

Certains soldats s'endormirent sur place, le front contre leur fusil. Juan, lui, en fut incapable. La peur lui tordait les tripes. Il faisait partie de la première vague d'assaut, juste derrière les porteurs d'échelle, et savait ses chances de survie bien minces. Quantité de questions tournaient dans sa tête... Que se passait-il lorsqu'on mourait ? Le néant ? Le noir total ? C'était effrayant. Un prêtre en soutane vint se mêler aux soldats. Il multipliait les signes de croix, murmurait des paroles d'apaisement. Cet intermède n'apporta aucun réconfort à Juan, qui ne croyait plus en Dieu depuis belle lurette. Il mâchonna sans appétit un reste de galette, histoire de se caler l'estomac.

Peu avant l'aube, un officier fit circuler une gourde d'*aguardiente*. Juan en but une ou deux gorgées. L'alcool lui réchauffa instantanément les boyaux. Il se sentait un peu mieux, mais sa gorge restait sèche et piquante. L'attente ! C'était le plus dur dans la vie d'un soldat. Une fois dans l'action, on n'avait plus vraiment le temps de réfléchir, alors qu'avant...

L'ex-cordonnier n'était pas le seul à trouver le temps long. Quelque part dans la nuit, un homme cria « *Viva Santa Anna !* ». Aussitôt, d'autres voix lui firent écho : « *Viva el presidente !* » La clameur se propagea comme un feu de broussaille. Galvanisé, Juan s'entendit lui aussi hurler « *Viva Santa Anna !* », alors qu'il ne portait pas spécialement le dictateur dans son cœur. Au diable l'effet de surprise !



5 h 00. Des sonneries de clairon éclatent aux quatre coins de la prairie. Le signal de la charge. Le général Cos, beau-frère de Santa Anna, se tient juste à côté de Juan. Il lisse nerveusement sa moustache, inspire profondément, puis se dresse, droit comme un i, l'épée levée, en criant « *Arriba !* ». Les soldats des bataillons d'Aldama et de San Luis s'élancent comme un seul homme. Trois cent cinquante diables braillant à s'en faire éclater les tempes. Ils hurlent pour se donner du courage, ils hurlent pour faire peur à l'ennemi, mais peut-être plus que tout, ils hurlent pour vérifier qu'ils sont encore en vie. Juan suit le mouvement. Un boulet passe au-dessus de sa tête en sifflant. Son shako(5) à pompon rouge manque de s'envoler. Il le retient, une main sur la visière. Son autre main serre l'*escopeta*, fusil anglais à un coup datant de Waterloo ! L'*escopeta* se termine par une baïonnette bien aiguisée, comme l'a ordonné Santa Anna lors des préparatifs de la bataille.

La canonnade fait un bruit de tonnerre. On dirait qu'un orage se déchaîne sur El Alamo. Des chapelets d'explosions découpent le contour inégal des murs, illuminant furtivement la façade des bâtiments.

La colonne du général Cos couvre deux cents mètres en quelques secondes mais l'élan des fantassins se brise sur les fortifications comme une vague contre un rocher. La pagaille est indescriptible. Premiers échanges de coups de feu. Cris dans la pénombre. Silhouettes s'agitant au milieu de la fumée. On pose quelques échelles branlantes – dix pour trois cent cinquante hommes ! – sans grande conviction. Elles sont aussitôt repoussées. Une rangée de carabines apparaît, au faîte des remparts, quatre mètres plus haut. Juan se protège instinctivement le visage avec le bras. Il rentre sa tête entre les épaules et ferme les yeux, anticipant la décharge imminente. Il donnerait cher pour s'abriter sous une carapace, comme ces tortues qu'il taquinait dans sa jeunesse. Les fusils yankees crachent la mort. Les Mexicains tombent par grappes entières.

Juan rouvre les yeux, tout surpris d'être encore en vie. Son bataillon reflue en désordre, piétinant les échelles, les grappins, les camarades blessés ou tués.



5 h 10. À grand renfort de cris, de menaces et d'insultes, les officiers obligent leurs soldats à reformer les rangs, puis à charger de nouveau. Une fois encore, les colonnes des généraux Cos et Duque concentrent leur effort sur le mur du nord. Une fois encore, une salve meurtrière les accueille. Les carabines du Kentucky, plus précises que les *escopetas* mexicaines, ratent rarement leur cible. C'est une nouvelle débandade.

De nombreux Mexicains sont morts. Juan a vu beaucoup de *compadres* s'effondrer, la bouche grimaçante, se tenant le front ou la gorge. Lui ? Il n'est pas blessé. Pas même une égratignure, comme si un charme magique le protégeait. Et il n'a pas encore tiré un seul coup de feu !

5 h 25. Les réserves d'élites se joignent aux fantassins fourbus pour le troisième assaut, les cuivres de la fanfare entament une nouvelle sonnerie, une musique dissonante qui donne froid dans le dos. C'est le *deguello*, l'air des gorges tranchées. Cette complainte rappelle aux troupes les consignes formelles du généralissime : pas de prisonniers.

Cette fois-ci, trois colonnes attaquent le mur du nord en même

temps. Un millier d'hommes hurlent et tiraillent au hasard, surexcités par le *deguello* et le désir de venger leurs compagnons. Juan voit un grenadier de Toluca tressaillir à son côté, touché par deux balles... dans le dos ! Un grand nombre de Mexicains connaissent le même sort, tués par ceux de leur propre camp. Le petit cordonnier est bousculé, chahuté. Il sent une baïonnette lui chatouiller les omoplates. Il s'écarte de justesse pour ne pas finir embroché. Devant lui, un obus tiré à bout portant transforme trois hommes en magma de chair rouge. Il s'en trouve tout éclaboussé. « *Infemo !* se dit-il, terrifié. Je suis en enfer ! » Certains soldats se couchent par terre, repliés sur eux-mêmes en position fœtale. Ils forment des « tas », qui gênent l'assaut. Tant pis s'ils se font écraser. Ils ne veulent pas aller plus loin. Juan songe à faire comme eux, mais il est compressé de toutes parts et peut à peine bouger le petit doigt. Si une balle lui volait la vie à cet instant précis, il continuerait d'avancer, poupée de chiffon portée par les flots déchaînés.

5 h 35. Les trois colonnes se déplacent vers la pointe ouest du fort. Les yankees ne sont pas assez nombreux pour couvrir toute la surface à défendre. Les Mexicains se font la courte échelle, escaladent les murs avec de plus en plus d'assurance. Une fois au sommet des remparts, ils ne sont pas pour autant au bout de leurs peines. Les « rebelles » les reçoivent à coups de crosse, de couteau ou même de tomahawk !

Au pied des murailles, le régiment des *zapadores* s'attaque aux moindres points faibles des fortifications. Les murs, malmenés par treize jours de bombardement, s'effritent ici et là. Haches et pioches entrent en action. Les sapeurs agrandissent nombre d'interstices entre les rondins de bois et les grossières briques d'adobe(6). Après quelques contorsions, Juan se glisse dans l'une de ces failles, bientôt imité par toute une escouade, en file indienne.

5 h 45. Dans la cour intérieure du fort, un immense rectangle de terre battue encadré par les baraquements, c'est la cohue. Le vacarme est assourdissant. Quelques sons émergent du brouhaha : le sifflement des projectiles, insectes mortels qui frôlent les oreilles des combattants, les ordres secs, hurlés à tue-tête. Le ricochet des balles sur les épées et les baïonnettes évoque un carillon infernal, un bruit de bâton promené le long d'une grille. La fumée, omniprésente, pique la gorge, noie la scène dans le brouillard.

Submergés, les Texans se replient dans des casernements, des redoutes, des tranchées protégées avec des sacs empilés. Les Mexicains, encouragés par leurs officiers, ont investi presque tous les remparts. Ils courent à présent sur les toits, sautent de casemate en casemate pour prendre de vitesse les défenseurs encore à découvert.



Juan, lui, rase les murs. Il avance plié en deux, dans l'espoir d'offrir une cible moins facile à d'éventuels tireurs isolés. Une balle arrache un morceau de plâtre, juste sous nez. Il plonge au sol, le cœur battant. Plusieurs hommes du bataillon de Jimenez lui marchent dessus sans même le remarquer. Il s'accroupit derrière un monticule de terre, l'esprit tiraillé entre deux options : repartir au combat ou faire le mort. La deuxième solution est, de loin, la plus tentante. Il s'allonge, un œil fermé, l'autre à moitié ouvert.

5 h 50. Une dizaine de yankees barricadés tirent sur les Mexicains qui ont le malheur de passer à portée de leur fusil. Les cadavres commencent à s'empiler. Un Texan blond apparaît à l'une des fenêtres. Un bandage sanguinolent entoure son front. Il répète « *Come on ! Come and get it !* ⁽⁷⁾ » en agitant sa longue carabine. Le général Amador, qui a perdu son bicorne dans l'action, le prend au mot. Il donne des ordres concis, aide quatre soldats à pointer un petit canon sur le baraquement, et lance : « *Fuego !!!* » La porte vole en éclats, dans un chaos d'échardes et de fumée. Deux hommes sortent, trébuchant et toussotant, complètement sonnés. Ils sont aussitôt abattus. Une

vingtaine de grenadiers se ruent, baïonnette en avant. Ils se bousculent devant l'entrée.

Juan, toujours couché, entend des détonations étouffées et des cris. Toutes sortes de cris... Aboiements de défi. Encouragements. Hurlements de douleur se muant en râles, en gémissements. Supplications. Injures, en espagnol aussi bien qu'en anglais. Il y a un dernier bruit – une sorte d'exclamation victorieuse – puis les Mexicains ressortent du bâtiment, leurs treillis de coton blanc rougis par le sang.



Juan ne peut réprimer un frisson d'horreur, ce qui lui vaut un magistral coup de pied dans les fesses. Il lève les yeux pour découvrir, penché au-dessus de lui, un sergent du bataillon de Matamoros coiffé d'un large sombrero. Le sous-officier, le regard empli de reproches, lui fait signe de se relever avec la pointe de son épée. À contrecœur, Juan obéit.

Encore une fois, l'artisan de Durango suit le mouvement général. Il traverse la *plaza* en petites foulées. À sa gauche, un courageux Mexicain grimpe sur un toit garni de sacs de sable et arrache le drapeau des insurgés. Il constitue une cible parfaite, car sa silhouette se découpe face aux premières lueurs du soleil levant. Plusieurs Texans le mettent en joue. Il s'écroule, touché à mort, non sans avoir au préalable hissé l'étendard de son bataillon en lieu et place du drapeau capturé.

6 h 00. L'entrée sud a cédé, elle aussi. Les assaillants, une véritable marée humaine hérissée de baïonnettes, se précipitent vers la chapelle d'El Alamo. Il se dégage de cette vénérable façade une certaine

beauté. Même plongé au cœur de l'action, Juan ne peut s'empêcher de remarquer le majestueux fronton typiquement hispanique, avec ses colonnades, ses niches finement ouvragées, sa double porte en chêne massif. L'église abrite les familles de plusieurs défenseurs, ainsi qu'un précieux magasin de poudre. Elle est défendue par un quarteron d'hommes déterminés, postés dans une courette attenante à la *plaza* principale. Ils ont fière allure avec leur tenue de coureur des bois : bonnet de fourrure, mocassins ou veste en daim. À court de munitions, ils utilisent les fusils comme des gourdins. Plus d'un Mexicain tombe, le crâne fendu, aux pieds de ces féroces combattants.

6 h 05. Un immense gaillard très brun, habillé en trappeur, émerge par instants de la mêlée générale. Il a perdu sa carabine et se bat au couteau. Son bras se lève et frappe sans discontinuer. Juan, la gorge plus sèche que jamais, épaule son fusil. Il vise le géant, en essayant de ne pas trop trembler, puis presse la détente. Blam ! Le recul lui a défoncé l'épaule. Une demi-seconde plus tard, le trappeur s'effondre. Sa toque de raton laveur vole dans les airs, mouchetée de sang. Le sergent au sombrero, qui se tient non loin de Juan, hoche la tête avec un regard approbateur. La tuerie continue. Acculés, les autres yankees rendent coup pour coup. Ils sont vite renversés, culbutés, percés de toutes parts.

Juan cherche une cartouche dans ses poches. Recharger est une opération longue et compliquée. Il faut glisser la balle dans l'arme, verser la poudre, la bourrer avec une baguette, etc... Tout ce cirque prend deux à trois minutes, dans le meilleur des cas. Pas un instant à perdre, donc.

6 h 10. Un tir de canon l'envoie dinguer contre une palissade de pieux mal taillés ! Les derniers insurgés n'ont plus de boulets. Ils piochent dans tout un bric-à-brac ramassé par terre : fers à cheval, gravats, mâchefer... Juan déglutit avec difficulté. Ses oreilles sifflent, son cou lui brûle, et le goût cuivré du sang envahit sa bouche. Il se sent partir. La sensation n'a rien de désagréable, d'ailleurs. Il est tellement las. Ses paupières se ferment lentement et, tout en douceur, il perd connaissance.

Juan Basquez se réveilla une vingtaine de minutes plus tard.

Des sonneries victorieuses jaillissaient d'un peu partout dans le fort. Elles signalaient que les ultimes poches de résistance avaient été balayées. Dans la petite cour, en face de la chapelle, le spectacle était hallucinant, apocalyptique. Il y avait des morts partout et les quelques mètres carrés de terre encore visibles apparaissaient sous la forme de flaques pourpres. D'épais panaches de fumée noire s'élevaient des

bâtiments. Ils tourbillonnaient follement dans le ciel, tout baignés d'une lumière dorée. Juan vérifia à tâtons qu'il était bien en un seul morceau. Bras, jambes, rien ne manquait à l'appel. Son cou saignait, écorché par des éclats de ferraille, mais la blessure n'était pas grave. Il soupira de soulagement et se remit sur pied, en s'appuyant sur la façade de l'église.

Santa Anna arriva dans l'enceinte dévastée vers 6 h 30, monté sur son cheval magnifique, naseaux frémissants, crinière au vent, accompagné de sa fanfare, sa garde personnelle, astiquée et clinquante comme à la parade. Tous les soldats, Juan y compris, se mirent au garde-à-vous, le fusil le long du corps.



Le généralissime demanda à voir le corps des trois commandants du fort : William B. Travis, James Bowie et Davy Crockett ! Ce dernier paraissait l'intéresser tout particulièrement. Il faut dire que les exploits du célèbre chasseur d'ours, homme politique à ses heures, avaient franchi les frontières. Joe, l'esclave noir du colonel Travis, épargné grâce à son statut de non-combattant, désigna un cadavre du doigt. Juan reconnut tout de suite le grand trappeur qu'il avait abattu !

— Qui, parmi vous, a tué ce brave parmi les braves ? demanda Santa Anna.

Un homme sortit des rangs :

— C'est moi, *señor presidente*.

La mâchoire de Juan faillit se décrocher. L'homme qui venait de parler n'était autre que le sergent qui l'avait surpris à faire le mort. L'ancien cordonnier et l'imposteur échangèrent un rapide regard, lourd de sous-entendus.

— Comment t'appelles-tu, sergent ? questionna le chef de l'armée.

— Francisco Becerra.

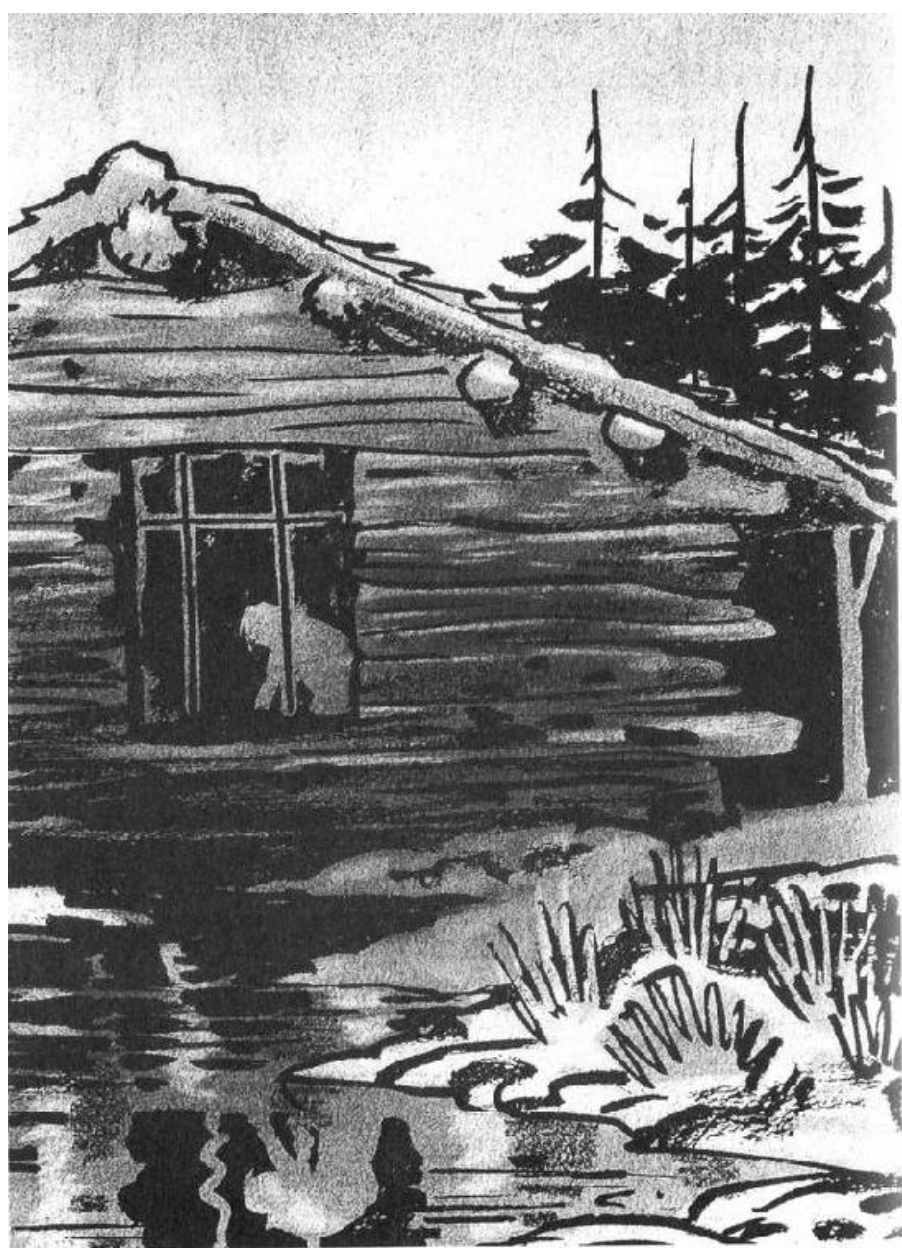
— Eh bien, Francisco, je te décore de la Légion d'honneur du Mexique, je te nomme lieutenant-colonel et tu recevras dix acres(8) de bonnes terres en récompense du service rendu à la nation.

Juan ouvrit la bouche pour crier, protester, mais aucun son n'en

sortit. Il savait fort bien que son moment de lâcheté pouvait lui valoir le peloton d'exécution. Entre la parole d'un seconde classe et celle d'un sous-officier, les généraux hésitaient rarement. Il avala sa salive à grand-peine. Non, décidément, il n'avait pas beaucoup de chance.

Un mois et demi plus tard, l'armée de Santa Anna était défaite par les Texans à San Jacinto. Les yankees hurlaient « Souvenez-vous d'Alamo ! » durant la charge. Juan Basquez fut tué par une balle perdue. Après cette bataille, l'indépendance du Texas devint une simple formalité...





IV

UNE SALE JOURNÉE

C’EST MATIN-LÀ, James Marshall, chef charpentier en Californie, s’éveilla avec un mal de crâne carabiné. Chaque bruit résonnait agressivement dans ses tympans. Les rayons du soleil, qui passaient à travers les trous de son baraquement, lui brûlaient la rétine comme des tisons ardents. Sa bouche paraissait plus sèche que les sables du Nouveau-Mexique. Il s’étira et essaya de mettre ses idées en ordre.

Qu’avait-il donc fait la veille ?

Il se rappelait d’une partie de cartes. Et du whisky. Des litres de whisky. Il grimaça. Son estomac gargouillait bizarrement. Il réprima un haut-le-cœur, posa un pied sur le plancher, grogna comme un ours émergeant d’une longue hibernation. Du café bien fort, voilà ce qu’il lui fallait ! Il aurait donné la moitié de sa paye pour boire une bonne tasse de café noir.

Sa paye !

Il retomba en arrière sur sa couche avec un gémissement. Les souvenirs revenaient en bloc, accompagnés d’un sentiment de désespoir écrasant.

James Marshall travaillait pour un certain Johann August Sutter, suisse d’origine, qui exploitait des terres dans la vallée de Sacramento depuis plus de dix ans. Sutter était un bon patron. Dur, très religieux (trop pour James) mais correct. Il avait fait construire plusieurs moulins à vapeur dans la région, des engins révolutionnaires à l’époque. James s’occupait d’une petite scierie, sur les hauteurs de Coloma, qui appartenait au Suisse, elle aussi. Elle fournissait du bois pour les moulins et les fermes des environs.

Marshall gagnait correctement sa vie et avait amassé un honnête pécule... enfin, jusqu’à cette fameuse partie du 18 janvier 1848, la veille.

Tout avait commencé par une proposition de Wimmer, le cuisinier du groupe, lancée à la cantonade :

— Qui est partant pour un petit poker ?

La journée de travail avait été rude. Sutter voulait toujours plus de bois ! La petite équipe était en retard sur son planning et mettait les bouchées doubles. Le besoin de se détendre, le soir venu, ne s'en faisait ressentir que davantage. Bennet, un immigrant de l'Orégon, avait tout de suite crié « J'en suis ! », de même que Pedro, un des ouvriers mexicains placés sous les ordres de James.

— Et vous, señor Marshall ? avait demandé le garçon basané. Vous nous suivez ?

Le charpentier s'était laissé fléchir. La ville la plus proche se trouvait à dix-huit heures de route et, dans les montagnes, les occasions de s'amuser n'étaient pas si fréquentes.

Au départ, tout allait bien.

En moins d'une heure, James avait même triplé sa mise initiale – dix dollars – et, le tour suivant, Pedro s'était retiré du jeu, plumé comme un poulet. Mais ensuite, Wimmer avait sorti une bouteille de gnôle de sa cantine. À partir de cet instant, la partie s'était singulièrement corsée.

James n'avait jamais été très porté sur l'alcool. Il buvait un coup de temps en temps, mais sans plus. Malheureusement, cette fois, sans doute grisé par ses premiers succès (et la première tournée !), il s'était laissé aller. Son verre n'avait pas désempilé de la soirée. Les enchères augmentaient aussi vite que l'état d'ébriété des joueurs. Le poker avait duré jusque tard dans la nuit. Le cuistot avait déclaré forfait vers trois heures du matin, complètement lessivé. Il ne restait plus que Bennet et Marshall, tous les deux saouls, tous les deux enragés.

Lorsque l'horloge avait sonné la demie de quatre heures, le charpentier était en possession d'un superbe full : trois valets et une paire de dix ! Il avait cru son heure de gloire arrivée et avait misé en conséquence : sa paye du mois, ainsi que ses économies et ses gains de la soirée. Il y en avait pour près de cinq cents dollars ! C'est alors que son adversaire avait abattu ses cartes : full aux rois par les as. Imparable.

Bennet avait raflé l'intégralité du pactole.

— Je suis vraiment un triple idiot, murmura James en se levant péniblement.



Il plongeait sa tête dans le baquet d'eau fraîche, près de son lit. Cela ne suffit pas à faire passer son mal de crâne, mais il se sentit déjà un peu mieux. Il s'essuya les cheveux, le front. Son haleine empestait encore le whisky. Du café. Voilà ce qu'il lui fallait. Sauf qu'il n'avait aucune envie de revoir la trombine de Wimmer à la cantine. Tout était de sa faute. Lui et cette saleté de bouteille de gnôle ! Le charpentier fut envahi par une violente bouffée de haine. Il serra les poings puis se ressaisit. S'il y avait quelqu'un à blâmer, c'était lui-même. Après tout, personne ne l'avait obligé à boire ce whisky. Il s'était fourré dans le pétrin tout seul, comme un grand.

Son regard glissa machinalement sur la table de nuit où reposait la dernière lettre de sa femme. Dire qu'il espérait la faire venir le mois prochain, avec leurs deux enfants. Ce projet semblait bel et bien compromis. Martha serait furieuse si elle apprenait comment il avait perdu l'argent. Il lui faudrait trouver un joli conte. Il n'aimait pas mentir, et cette perspective le mit encore un peu plus en rogne.

On frappa à la porte du cabanon.

— Oui, entrez...

C'était Johan Sutter, le patron, « le général », comme on l'appelait.

— Vous n'êtes pas encore au travail, James ? s'enquit-il avec son fort accent.

— J'allais m'y mettre, monsieur.

Le Suisse soupira :

— Je suis inquiet, James. Très inquiet. Vous savez que j'ai besoin de ces planches. Les moulins ne vont pas se construire tout seul.

— Bien sûr, mais...

— J'avais confiance en vous, mon garçon. Vous savez que je fais venir tout mon équipement, mes chaudières, mes semences, mon outillage, de Nouvelle-Angleterre. Cela coûte fort cher, mon ami. Et les banques s'impatientent. Je suis dans une situation délicate, vous comprenez ?

— Je comprends.

— Je pensais que vous étiez l'homme de la situation, mais si vous ne

pouvez pas me fournir du bois au fur et à mesure de mes besoins, je serai forcé de vous trouver un remplaçant.

— Il me faudrait plus d'hommes ! protesta Marshall. Avec un effectif réduit, il m'est impossible de...

Sutter le coupa sèchement :

— Vous savez ce que disait Napoléon ? Non ? « Le mot *impossible* devrait être rayé du dictionnaire », voilà ce qu'il disait ! Débrouillez-vous avec les hommes dont vous disposez. Je les paye suffisamment cher comme cela.

Le charpentier baissa les yeux :

— Bien, monsieur. Je ferai de mon mieux.

— Je compte sur vous, James. Ne me décevez pas.

Il tourna les talons et sortit. Marshall étouffa un juron. Décidément, tout allait mal aujourd'hui. Il donna un grand coup de pied dans son baquet.

— Ahhh !

La douleur lui fit instantanément monter les larmes aux yeux. Son gros orteil avait émis un drôle de craquement au moment de l'impact.

— C'est pas vrai ! gémit-il. C'est pas vrai !

Il se laissa choir sur son matelas tout en se massant le pied. Un festival de grimaces défilait sur sa figure. Il aurait voulu s'enfouir sous les couvertures, dormir, tout oublier, et ne plus jamais se réveiller. Mais le travail l'attendait. Sutter avait été parfaitement clair sur ce point.

James prit son courage à deux mains et se leva. Après une rapide toilette, il sortit de sa cabane en boitillant. Les bûcherons étaient déjà à pied d'œuvre, comme l'indiquait le bruit régulier des coups de hache, en direction de la forêt. Des ouvriers mexicains et une poignée de Canaques(9) débitaient du bois à l'entrée de la scierie. Un peu plus bas, des hommes construisaient une écluse en travers d'un cours d'eau.

L'onde claire miroitait sous la lumière matinale du soleil. Le charpentier secoua la tête, anéanti. Il n'y avait tout simplement pas assez d'employés pour soutenir le rythme imposé par Sutter. En plus des moulins, ce dernier souhaitait bâtir pour son compte une somptueuse propriété, L'Hermitage, au cœur de ses terres. Les délais ne seraient jamais respectés, même en doublant les cadences.

James sentit une vague de désespoir le submerger.

— Salut, señor Marshall, lançaient les Mexicains lorsqu'ils le croisaient.

— Salut, répondait-il distraitemment.

Ses pas le guidèrent jusqu'au bord du ruisseau. Son orteil l'élançait plus fort que jamais. Une petite trempette dans l'eau glacée ne lui ferait sûrement pas de mal. Il s'assit sur une grosse pierre, enleva son godillot et s'immobilisa, intrigué. Quelque chose brillait dans l'eau, à

moins d'un mètre de lui. Il cligna des paupières plusieurs fois, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un mirage. Mais non, le caillou jaune n'avait pas bougé. Il le ramassa. Une boule d'émotion grossissait au fond de sa gorge. Des paillettes dorées s'émiettèrent sur ses doigts.

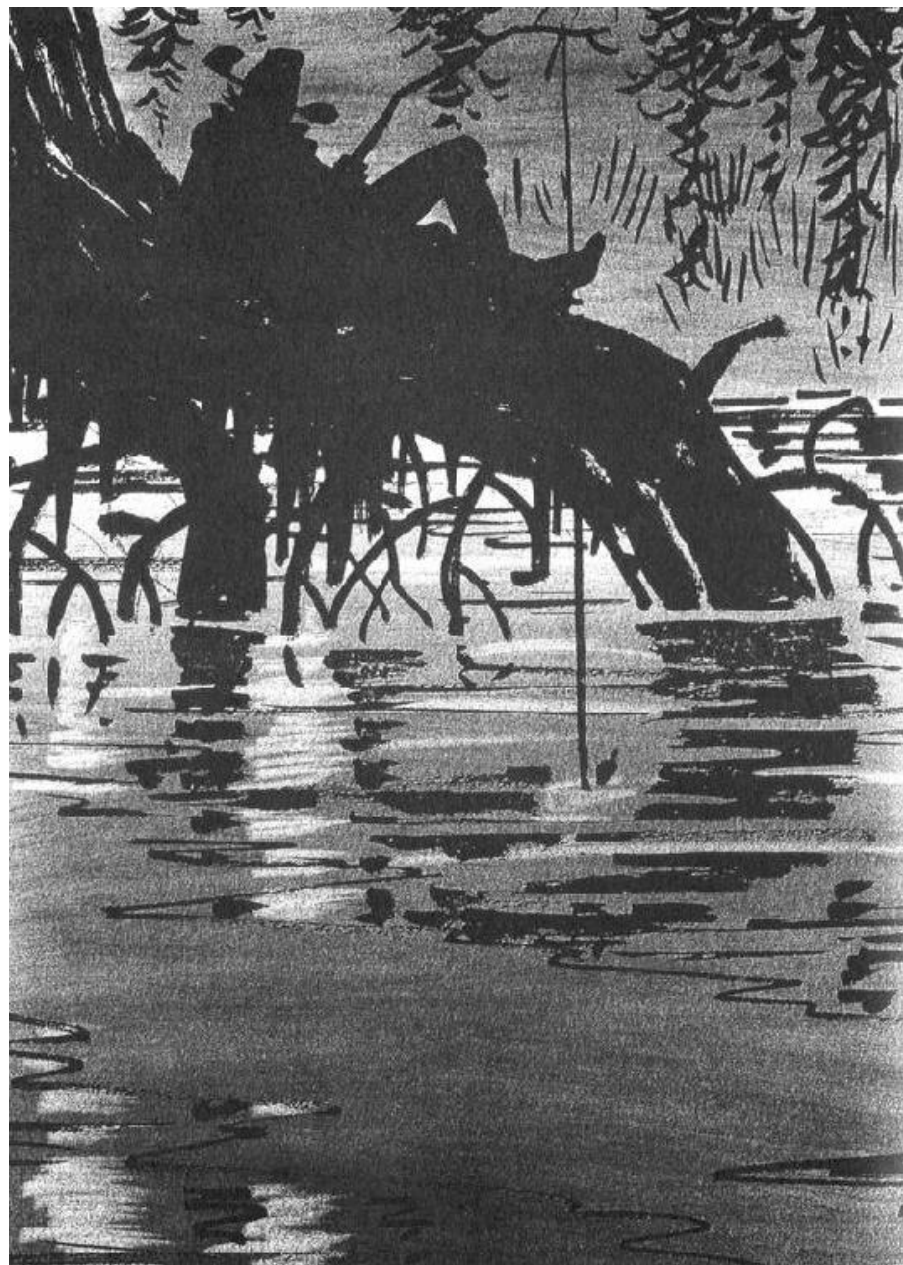
Une pépite !!!

Le sol se déroba sous ses pieds, il tomba les fesses dans le ruisseau, riant et pleurant tout à la fois.

— De l'or ! J'ai trouvé de l'or !

James Marshall venait de découvrir la première pépite de Californie, celle qui allait déclencher la plus extraordinaire ruée vers l'or de tous les temps.

Finalement, ce n'était peut-être pas une si mauvaise journée que ce 19 janvier 1848.



V

LE CAVALIER SOLITAIRE

SÉQUENCE 1 – EXTÉRIEUR/JOUR
ST JOSEPH.

Plan large (format Cinémascope) sur une petite ville nichée dans les méandres du fleuve Mississippi.

SÉQUENCE 2 – CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS EXTÉRIEUR/JOUR
LES BERGES DU FLEUVE.

Un cow-boy pêche au bord de l'eau. Il somnole, assis au milieu des racines d'un gros arbre. Son chapeau est à moitié rabattu sur son visage. Soudain, le fil de sa canne (un simple bâton taillé) se tend comme une corde à piano. Un poisson a mordu à l'hameçon. L'homme se redresse brusquement, fait tomber son couvre-chef. Nous découvrons son visage. 30-35 ans, des yeux d'un bleu limpide, des traits secs et anguleux.

John T. Chance

Ah, tu veux jouer à ce petit jeu-là ? À nous deux, mon gaillard !

Il tire sur sa canne artisanale. Son adversaire frétille et se débat de toutes ses nageoires.

On entend la voix d'un enfant.

Le Gamin

M'sieur Chance, m'sieur Chance !

Le cow-boy tourne la tête.

Un petit garçon de dix ans environ, vêtu à la Tom Sawyer, arrive en

courant.

Chance continue de se bagarrer avec son poisson.

Chance

Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Gamin

C'est m'sieur Cossgrove. Il veut vous voir.

Chance

Tout de suite ?

Le Gamin

Tout de suite. Il dit que c'est urgent.

Chance regarde alternativement le poisson qui résiste et le garçon. Enfin, il étouffe un juron bien senti et jette sa canne à pêche.

Chance, contrarié

Bloody hell(10) ! J'espère que c'est vraiment important.

SÉQUENCE 3 – INTÉRIEUR/JOUR
BUREAUX DU « PONEY-EXPRESS ».

Notre héros pénètre dans un rez-de-chaussée tout en planches, assez mal éclairé. Les rais de lumière obliques sont filtrés par une demi-douzaine de carreaux crasseux. Un groupe d'hommes trient du courrier. On compte les lettres par centaines !

Chance se dirige vers un solide gaillard aux favoris poivre et sel qui, assis un peu à l'écart, tamponne des papiers derrière son bureau.

Chance

Mr. Cossgrove ?

L'autre lève le nez de sa paperasse.

Cossgrove

Ah, Chance. Assieds-toi. *(Il propose un cigare.)* Prends-en un.

Chance

Non, merci. Vous vouliez me voir ?

Cossgrove, *il allume son cigare*

J'ai une mission importante à te confier. Ça chauffe, ces temps-ci, en Arizona...

Chance

Ah ?

Cossgrove

Apaches et Navajos sont sur le sentier de la guerre. Des chefs charismatiques(11) ont émergé : Cochise, Geronimo, Mangas Coloradas... Washington se décide enfin à envoyer du renfort. Deux régiments de cavalerie et des canons doivent partir pour l'Ouest dans une semaine. L'armée souhaite que tu ailles à Fort Bowie pour les prévenir.



Un moment de silence. Les volutes bleutées du
cigare montent au plafond.

Chance

Hum, ils n'ont pas des éclairieurs pour ce genre de besogne ?

Cossgrove

La réputation du « Poney Express » n'est plus à faire... Et comme tu
restes mon courrier le plus rapide, je me suis dit que c'était peut-être
pour toi une occasion de battre ton propre record.

Chance, *pensif*

Traverser la moitié du pays en moins d'une semaine, avec en plus
les Indiens sur le dos... Ça va pas être de la tarte. Palomino est
disponible ?

Cossgrove

Il est sellé et n'attend plus que ton bon plaisir. Je précise que ces
messieurs de l'armée sont disposés à te verser une prime substantielle.

L'œil de Chance s'illumine.

Chance

Combien ?

Cossgrove

Mille dollars.

Chance, *réjoui*

OK, je marche... enfin, plutôt, je galope.

Les deux hommes se serrent la main. Notre héros va pour sortir, mais son patron lui jette un sac de lettres. Il l'attrape au vol.

Cossgrove

Tiens ! Tu en profiteras pour distribuer le courrier à Fort Bowie.

Chance

À votre service, boss. Pour ce prix-là, je peux même leur apporter du café et des galettes chaudes.

SÉQUENCE 4 – EXTÉRIEUR/JOUR
CORAL.

Chance glisse le courrier – ainsi que son ordre de mission – dans les sacoques de sa selle. Palomino, un cheval bai de belle prestance, piaffe d'impatience.

Chance

On y va mon vieux. On y va.



Il monte sur le fier animal et part au triple galop.

SÉQUENCE 5 – EXTÉRIEUR/JOUR
DIVERS PAYSAGES.

Quelques images, en vrac, retraçant l'odyssée de notre héros :

- Chance dans des marécages infestés de moustiques.
- Chance change de monture à un relais.
- Chance au milieu d'un torrent.
- Chance, au petit trot, traversant une vaste plaine aride.
- Nouveau changement de cheval.
- Chance dans le désert. Sa gourde est vide.
- Chance suce un morceau de cactus. Un serpent sort de sous une pierre plate. Il le décapite d'un seul coup de feu.

Toutes ces images se superposent sur une carte des États-Unis où un petit trait rouge chemine vaillamment d'étape en étape : Fort Leavenworth, Abilene, Fort Stockton, El Paso...

SÉQUENCE 6 – EXTÉRIEUR/JOUR
RELAIS « EL PASO ».

Notre valeureux cow-boy arrive en vue d'un cabanon qui ne paye pas de mine. Lui-même n'est pas dans un état très reluisant : tout crotté, couvert de poussière, fourbu... Il a l'air aussi fatigué que sa monture ! Des chevaux frais sont alignés en rang d'oignons devant la véranda du relais. Chance met pied à terre et saute sur la croupe d'un nouveau « partenaire » en moins de cinq secondes.

Un vieux type est assis sur une chaise à bascule, à l'ombre du porche.

Eh ! Chance, tu viens pas t'en payer un coup avec moi ?

Chance

Pas l'temps !

Et il repart ! Cataclop ! Cataclop !

SÉQUENCE 7 – EXTÉRIEUR/JOUR

ENTRÉE « APACHE PASS ».

Le cavalier solitaire est sur le point de s'engager dans un défilé lugubre où le moindre bruit résonne comme dans une cathédrale. Il inspecte du regard les hautes parois, presque à pic, qui encadrent le canyon.

Chance, grimaçant

Un vrai coupe-gorge... Malheureusement, je n'ai pas le temps de faire un détour. Yahaa !

Il s'est élancé, au mépris du danger, dans un nuage de poussière.

Fondu-enchaîné (La première image de la séquence suivante va se superposer. Elle apparaît lentement sur le nuage de poussière.)

SÉQUENCE 8 – EXTÉRIEUR/JOUR

SORTIE « APACHE PASS ».

Chance débouche de l'autre côté du défilé. Des flèches hérissent son chapeau comme une pelote d'épingles !

SÉQUENCE 9 – EXTÉRIEUR/JOUR

FORT BOWIE.

Notre héros arrive, plus mort que vif, dans l'enceinte du fortin. Il a d'énormes valises sous les yeux, des habits en loques. Ses poils de barbe ont poussé drus. Le colonel vient à sa rencontre, au bras de sa charmante fille. La frêle jeune femme se pince les narines lorsqu'elle s'immobilise à proximité de Chance. Le colonel, lui, en a vu – et

surtout senti – d’autres.



Chance, il fait un salut militaire maladroit

Mon colonel, j'ai un pli urgent à vous remettre.

Le Colonel

C'est au sujet des renforts du général McAllister ?

Chance, estomaqué

Vous... Vous êtes au courant ?

Le Colonel

Eh oui, mon vieux ! Nous venons juste de nous équiper d'une invention toute récente : le télégraphe ! J'ai bien peur que les gens comme vous se retrouvent rapidement sans emploi. C'est le progrès, que voulez-vous !

Chance soupire, secoue la tête avec un rire amer et fait demi-tour.

Le Colonel

Où allez-vous ?

Chance, sans se retourner

Là où le vent m'emportera, mon colonel... Oui, là où le vent m'emportera...

Deuxième fondu-enchaîné

SÉQUENCE 10 – EXTÉRIEUR/SOIR

LA PLAINE.

Notre héros, vu de dos, chevauche sa monture et s'éloigne dans le soleil couchant.

Chance

I'm a poor lonesome cow-boy, and long, long way from home [\(12\)](#)...





VI

LA DERNIÈRE CHASSE

PAR UNE BELLE FIN D'APRÈS-MIDI de 1870, Tacheclair, un bison qui allait sur sa trentième année, ruminait paisiblement l'herbe de la prairie.

C'était un fier animal, malgré son grand âge. Il mesurait 1,80 mètre au garrot et pesait neuf cents kilos. Son surnom venait de son collier de fourrure laineuse, curieusement plus clairsemé sur le dessus que sur les flancs. Cette singularité remportait d'ailleurs un certain succès auprès des dames. À chaque saison du rut, il n'avait jamais eu de problème pour trouver une femelle bien disposée à son égard. Ses vieux compagnons Cornecassée, Sabofendu ou Queucoupée ne pouvaient pas en dire autant...

Le troupeau venait de s'établir sur une terre de pacage particulièrement accueillante. Les deux cents animaux – l'époque des hardes comprenant plusieurs dizaines de milliers de têtes était bien révolue – broutaient, comme à leur habitude, le museau orienté dans une même direction.

Ce fut Sabofendu, l'ami de Tacheclair, qui donna l'alerte en poussant un grognement significatif. Ce bon vieux Sabofendu avait toujours eu un odorat très fin. Si un ennemi avait le malheur de se présenter dans le sens du vent, il le repérait invariablement.

Tous les bisons tournèrent la tête comme un seul... bison ! Ils virent cinq hommes, très loin, montés sur des chevaux. S'agissait-il de Peaux-Rouges ou de Blancs ?

Une seconde plus tard, le bruit caractéristique des bâtons-tonnerre déchirait le silence de la plaine.

Sabofendu eut un sursaut. Il bascula sur le flanc, en poussant un cri pathétique. Ce fut le signal de la débandade. Le troupeau s'ébranla avec une parfaite synchronisation. Les sabots martelaient la terre, faisaient trembler la prairie. La harde paniquée dégageait un épais nuage de poussière. Mais ce fracas de tous les diables n'était pas assez fort pour couvrir le rugissement sec des bâtons-tonnerre. Un animal

s'effondrait lourdement à chaque coup de feu. Une véritable hécatombe !

L'instinct de Tacheclair lui commandait de ne surtout pas s'arrêter. Pensez donc : des hommes blancs ! Il n'existait rien de pire pour les bisons.

Les Indiens chassaient également, d'accord, mais avec eux, les règles du jeu étaient bien définies, les risques partagés. Lorsqu'ils se glissaient au milieu du troupeau, le corps oint de graisse pour masquer leur odeur, les Peaux-Rouges mettaient leur vie en péril. À la moindre alerte, la harde pouvait s'emballer et réduire en bouillie les intrus démasqués.



Pour gagner en rapidité, les Indiens utilisaient parfois des chevaux. Là aussi, leurs proies avaient une chance de s'en tirer. Elles pouvaient bousculer les cavaliers les plus imprudents, voire même éventrer leur monture. Ce n'était pas évident, mais cela restait jouable. Une fois à terre, le chasseur n'avait plus qu'à adresser une prière au grand esprit. Face à un adversaire furieux de près d'une tonne, il ne faisait pas vraiment le poids !

Tacheclair continuait de galoper, effrayé comme il l'avait rarement été. Un petit veau trébucha, mortellement touché, juste à côté de lui. Voilà encore une chose qui ne se serait pas produite avec les Peaux-Rouges ! Ils essayaient toujours d'épargner les jeunes et les femelles. Et quand ils décochaient leurs traits, ils s'appliquaient à ne pas trop faire souffrir l'animal. Un coup de lance bien ajusté pouvait filer droit au cœur. Un chasseur avec un minimum d'expérience savait cela. Il suffisait de viser le point faible du bison : la partie supérieure de l'épaule, juste au niveau de l'encolure. Allez donc expliquer ça aux Blancs ! Ils frappaient bêtement et aveuglément, comme la foudre. À côté d'eux, les loups paraissaient presque sympathiques. Après tout, les fauves ne s'en prenaient qu'aux vieux et aux malades isolés, non ?

Blam-Blam-Blam !

Les balles des carabines à répétition sifflaient aux oreilles de Tacheclair. Que pouvait-il faire contre ces bâtons-qui-crachaient-le-feu ? Rien ! Lorsqu'ils aboyaient, c'était déjà trop tard. Leurs flèches invisibles fendaient l'air à une vitesse inimaginable. Quant aux propriétaires de ces armes terribles, ils gardaient leurs distances, cachés sur des hauteurs, aussi petits que des insectes. Quel mérite y avait-il à chasser de cette manière ? Ah, le temps des Indiens était bien loin...

Les jarrets du vieux bison n'avaient plus la robustesse d'autrefois. Et il hoquetait péniblement. Une écume baveuse moussait au coin de sa bouche. Il savait qu'il ne pourrait pas maintenir sa vitesse éternellement. Soudain, son compagnon de longue date, Queucoupée, roula sur lui-même, un trou fumant dans le poitrail. Une maman bison connut le même sort, quelques mètres plus loin. Son petit hésita un instant, décontenancé, puis il fit demi-tour et vint lécher affectueusement le cadavre de sa mère.

C'en était trop pour Tacheclair. Cette tuerie l'ulcérerait. Il se sentait

exsangue, vidé de ses forces. Notre ami s'arrêta, souffla un peu, puis trotтина jusqu'au veau. Ce dernier beuglait tristement près de sa maman. Les cavaliers se rapprochaient, maintenant que le troupeau était dispersé aux quatre vents.

Tacheclair sentait sa mort imminente mais, curieusement, il s'en fichait presque. Il était décidé à protéger de son mieux le jeune orphelin et s'il se faisait tuer... eh bien, tant pis. Sa vie avait été plutôt bonne, après tout : une existence remplie de moments paisibles, d'herbe verte à brouter, de femelles à honorer... Non, vraiment, il n'avait pas eu à se plaindre.



Un homme se détacha du groupe de chasseurs. Il caracolait fièrement, tout en agitant son bâton-tonnerre. Arrivé tout près de Tacheclair, il fit stopper son cheval. Le bison vit le canon de l'arme se lever juste en face de lui. Un trou noir, sans vie, froid, minuscule et qui pourtant semblait prêt à l'aspirer tout entier.

— Eh ! Bill ! appela un cow-boy resté en arrière.

Le cavalier qui menaçait Tacheclair tourna la tête :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai fait les comptes, s'exclama l'autre, et je suis en mesure de t'annoncer que, aujourd'hui, tu as abattu ton quatre millième bison ! Toutes mes félicitations, mon cher Buffalo Bill !

Une ombre passa sur le visage du chasseur. Il abaissa lentement sa carabine.

— Mais, qu'est-ce que tu fabriques, Bill ?

— J'ai toujours dit que je prendrais ma retraite lorsque j'aurais tué quatre mille bisons... Ma femme m'attend à la maison.

Il rangea l'arme dans son étui, le long de la selle, éperonna son cheval en criant « Yaah ! » et disparut dans le soleil couchant.

Le reste des chasseurs, occupé à dépecer Sabofendu et quelques autres, ne prêta même pas attention à Tacheclair et à son jeune protégé.

Le vieux bison n'y comprenait rien du tout. L'homme blanc le tenait à sa merci. Pourtant, il n'avait rien fait. C'était le monde à l'envers. Il se tourna vers le veau et lui expliqua, en une série de grognements et

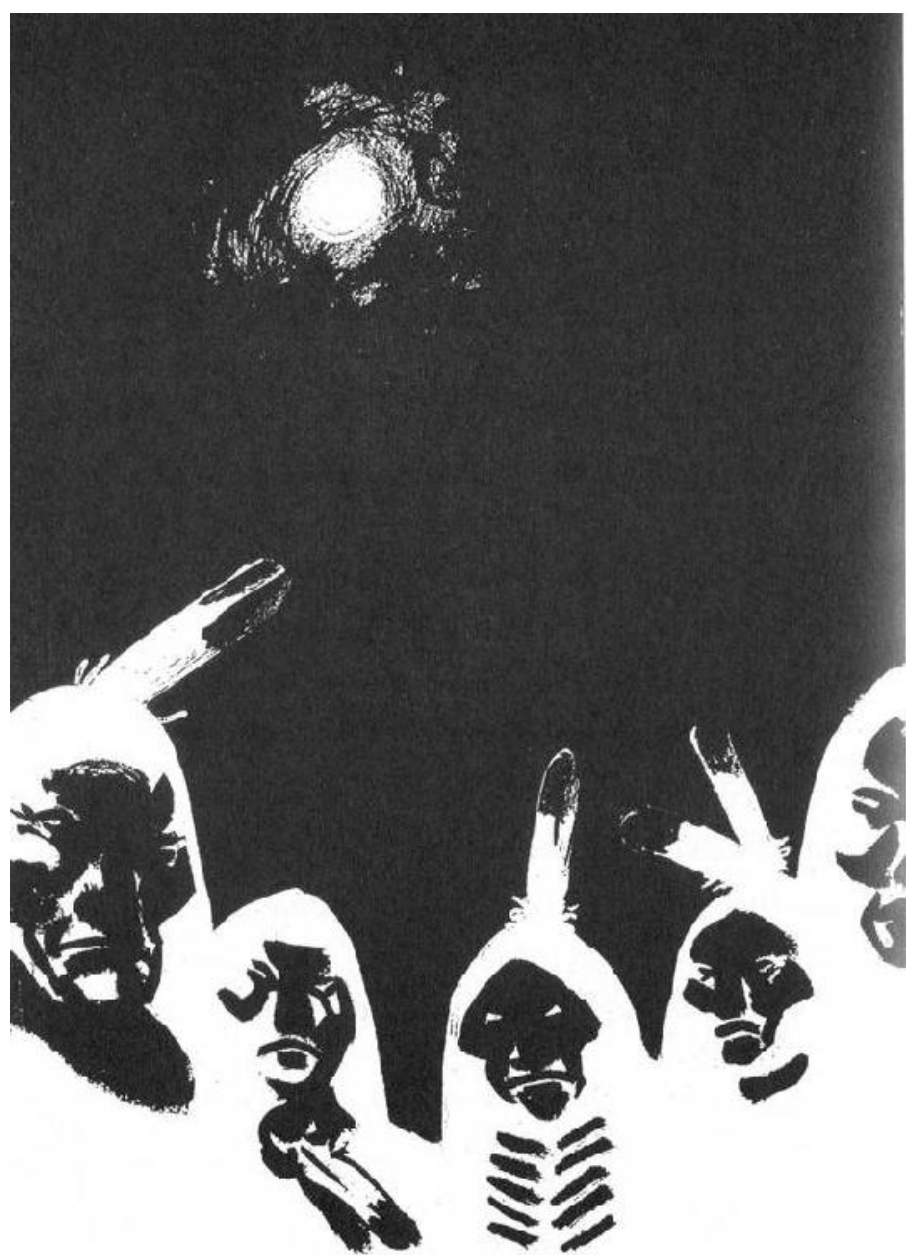
de coups de tête, qu'il ne valait mieux pas moisir dans les parages. À contrecœur, l'orphelin accepta d'abandonner le cadavre de sa mère.

La harde s'était regroupée, plus au sud, sur les rivages de la rivière Platte. Lorsque le disque d'or du soleil disparut complètement à l'horizon, les deux miraculés rejoignirent les leurs. Œildevelours, une femelle à la croupe généreuse, adopta aussitôt le petit. Elle venait de mettre bas son dernier-né et possédait assez de lait pour deux.

Longtemps, le souvenir de cette journée hanta la mémoire de Tacheclair. Il revoyait le chasseur blanc, son arme prête à tuer, son regard étrange, difficile à interpréter...

Le bison patriarche mourut quelques années plus tard, libre, au grand air.

Buffalo Bill, lui, finit sa vie dans un cirque.



VII

LE « SOLDAT-BISON »

LES INDIENS, des Cheyennes, attaquèrent par surprise. En moins de cinq minutes, la colonne des soldats bleus fut anéantie.

Lorsque la fumée du combat se fut dissipée, Jethro, un jeune caporal noir de vingt-cinq ans, cligna plusieurs fois des paupières. Un coup de tomahawk l'avait sonné dès le début de l'engagement et son cuir chevelu lui faisait un mal de chien.

Jethro se redressa, chancelant, et découvrit à cet instant l'étendue du désastre. Ses compagnons, criblés de flèches, gisaient au sol. Des flaques pourpres souillaient la neige immaculée. Les cavaliers ennemis entouraient le survivant. Un cercle hérissé de lances, qui se resserrait.

Les Peaux-Rouges observaient leur proie avec une curiosité mêlée de crainte. Ils échangeaient des propos incompréhensibles, à toute vitesse, s'interrompant les uns les autres.

Jethro déglutit. Rien n'était pire que de tomber vivant entre les mains des sauvages, tout le monde savait ça. Il appliqua le canon de son colt sous sa mâchoire et ferma les yeux. Lorsqu'il pressa la détente, un « clic » sonore retentit. Plus de balles !

Il recommanda son âme à Dieu.

Pourtant, les Indiens ne le tuèrent pas. On le désarma, on le houspilla, on lui donna quelques petites tapes avec le bois des lances. Mais rien de plus. Il monta en croupe sur le cheval d'un fier guerrier, sans bien comprendre ce qui lui arrivait, et toute la horde partit au grand galop.

Ils atteignirent le camp une demi-heure plus tard. Une croûte de gel recouvrait la rivière toute proche. Les tentes de forme conique se pressaient les unes contre les autres autour d'un grand feu. Cet hiver 1875 était l'un des plus rudes que le Kansas eût jamais connu.

Les femmes et les enfants restèrent bouche bée lorsqu'ils découvrirent leur « invité ». Un petit garçon essaya de toucher « l'homme sombre ». Sa mère le ramena fermement contre elle en le

grondant !

On fit entrer Jethro sous un tipi qui se distinguait des autres par sa taille plus importante et quelques parures honorifiques (principalement des ossements d'animaux). Le prisonnier s'assit en tailleur, à même le sol, et attendit. Les minutes s'écoulèrent, interminables.

Une squaw se glissa sous la tente. Elle lui proposa à manger : maïs pilé, viande de bison... Il déclina cette offre d'un geste sans équivoque.

— Merci. Pas faim.

Un nœud d'angoisse serrait ses tripes. La femme lui sourit, puis sortit.

Les pans de cuir tanné s'écartèrent à nouveau pour laisser apparaître un guerrier qui n'avait pas fait partie du raid. Il avait le type même de l'Indien des grandes plaines : nez aquilin, teint cuivré, pommettes saillantes. L'éclat d'une intelligence aiguë brillait au fond de ses yeux légèrement bridés.



Jethro ne put s'empêcher d'admirer la crête de plumes magnifiques qui surmontait ses longs cheveux noirs. Détail plus menaçant : il portait un couteau et un tomahawk à la ceinture. Son air farouche, sûr de lui, laissait supposer qu'il savait s'en servir.

— Heu, bonjour... risqua le Noir.

L'Indien se rapprocha.

Le soldat eut un mouvement de recul instinctif et se crispa lorsque la main du Cheyenne caressa ses cheveux crépus...

— Hé là ! grogna-t-il.

L'autre, ignorant sa réaction, prit place en face de lui, le plus tranquillement du monde.

— Je comprends pourquoi mes frères t'appellent « soldat-bison », dit-il en désignant le crâne du rescapé. Tes cheveux...

— Mes cheveux ?

— Ils sont comme ceux du bison. Un animal sage. C'est pourquoi tu es encore en vie. Mais as-tu la sagesse du bison ?

Il parlait un très bon anglais, cependant Jethro ne saisissait pas trop où il voulait en venir.

— Nous n'avons jamais vu des êtres comme toi, poursuivit le Peau-Rouge. Tu n'es pas blanc. Pourquoi portes-tu ce... ?

Il pointait du doigt l'uniforme de la cavalerie américaine. Le prisonnier inspira profondément :

— C'est une longue histoire. Les hommes comme moi viennent d'une autre terre.

— Une autre terre ?

— Oui, un endroit très lointain. Les Blancs ont enlevé les miens à

cette terre. Ils voulaient « posséder » mon peuple, tu comprends ?

Le guerrier eut un hochement de tête :

— L'amour de posséder est une maladie chez les Blancs.

Jethro acquiesça en son for intérieur, puis poursuivit :

— Tous les Blancs n'étaient pas d'accord. Il y a eu une guerre pour libérer les... les « hommes-bisons ». Soldats gris contre soldats bleus. J'ai combattu avec ces derniers. Ils ont gagné et, depuis, je suis toujours un soldat bleu.

Des images du passé tournoyaient, pêle-mêle, dans l'esprit du jeune caporal. Batailles. Sang. Fumée. Il avait servi dans le 54^e régiment du Massachusetts, première unité de soldats noirs engagée dans la guerre de Sécession. Le courage de ce régiment était connu dans tout le pays. Ils avaient accompli leur devoir en première ligne, au prix de pertes considérables. Jethro était sorti vivant de ces tueries, et la cause en laquelle il croyait avait triomphé. L'armée était devenue sa seconde famille. Une fois le conflit terminé, il avait donc gardé l'uniforme. Malheureusement, la victoire se teintait d'amertume. Il avait prié pour la naissance d'une société nouvelle, plus juste, plus égalitaire. En vain. Même si l'esclavage était aboli, un grand nombre de Blancs considéraient toujours les gens de couleurs comme des sous-citoyens, des moins que rien.

— Tous les Blancs ne sont pas mauvais, dit-il pour résumer, mais la plupart ont beaucoup de mal à accepter ceux qui ne leur ressemblent pas.

— Alors, qu'ils restent dans leurs forts et dans leurs villes ! grimaça l'Indien. Pourquoi viennent-ils sur nos terres ? Leur nation est pareille à un torrent de neige fondue : elle sort de son lit et détruit tout sur son passage.



Le jeune Noir hocha la tête. Son interlocuteur n'avait pas tort. Mais comment lui expliquer que le nombre d'immigrants doublait tous les vingt ans ? Comment lui expliquer que ces miséreux en quête d'un lopin à cultiver n'avaient d'autre solution que de partir toujours plus loin, vers l'ouest, entraînant la civilisation dans leur sillage ? L'histoire de cette nation était en route, pour le meilleur et pour le pire. Aller à son encontre équivaldrait à tenter de remonter le courant à la nage. Impossible. Jethro était un homme de bonne volonté. Tout ce qu'on pouvait faire, dans de pareilles circonstances, c'était essayer de limiter les dégâts...

— Je comprends ta colère, dit-il avec tristesse. Néanmoins, il faut préserver la paix entre vos deux peuples.

— Tu parles de paix, mais tu chevauches avec les soldats bleus.

— Nous... nous transportons un message du président, celui que vous surnommez le Grand-Père.

— Qu'a-t-il à nous dire ?

— Retournez dans votre réserve, au-delà des collines, et les soldats bleus vous laisseront tranquilles. Vous pourriez être bien là-bas. Il y a de grandes parcelles de terres et...

L'Indien émit une sorte de rire sombre :

— Mes jeunes gens ne travailleront jamais la terre. Car de tels hommes ne pourraient rêver ; et la sagesse nous vient des rêves. Tu me demandes de labourer la terre... mais, c'est de notre mère à tous que tu parles ! Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère ? Alors, quand je mourrai, elle ne voudra pas me prendre dans son sein pour que j'y repose. Tu me demandes de la creuser pour trouver cette chose appelée « minerais ». Dois-je creuser sous sa peau pour m'emparer de ses os ? Alors, quand je mourrai, je ne pourrai plus entrer dans son corps pour renaître. Tu me demandes de couper l'herbe, d'en faire du foin... Mais comment oserais-je couper les cheveux de ma mère ?

Jethro secoua la tête, embarrassé. Comment dialoguer avec ces gens qui appréhendaient la vie d'une manière si différente des prétendus civilisés ? Comment trouver un terrain d'entente ? Il secoua la tête.

— Votre combat est sans espoir, dit-il en exhaltant un long soupir.

— Je le sais. Mais les soldats bleus ne terrasseront que nos corps. Pas nos esprits.

Le guerrier se leva.

— Quand le dernier homme rouge aura péri, et que le souvenir de ma tribu sera devenu un mythe, les berges de la rivière s'animeront des morts invisibles ; et quand les enfants des enfants blancs se croiront seuls dans les champs ou dans les bois, ils ne le seront pas. La nuit, quand les rues de leurs villes seront silencieuses et qu'ils les croiront désertes, elles se rempliront de revenants. D'une manière ou d'une autre, nous ne quitterons jamais la terre, notre mère. Il n'y a pas de mort.

Le caporal avait la gorge serrée. La noblesse de l'Indien l'avait touché droit au cœur, plus sûrement qu'une flèche. Il ne trouva rien à répliquer.

— Va, annonça le fier Indien. Tu peux partir, soldat-bison. Ton regard n'est pas comme celui des hommes blancs. La colère et l'envie sont absentes de tes mots. Répète tout ce que je t'ai dit au Grand-Père. Je suis le chef Couteau Émoussé.

On sella un poney et Jethro partit, libre comme l'air, sous l'œil bienveillant de la tribu rassemblée. À mesure qu'il s'éloignait, il repensa aux paroles du chef. Par moment, il avait l'impression qu'une file de cavaliers fantômes l'escortait. Couteau Émoussé avait raison. Ce territoire porterait à jamais en lui le souvenir des Indiens.

Le caporal noir stoppa son cheval. Qu'allait-il faire, une fois de retour dans la civilisation ? Obéir aux ordres ? Assister à un génocide programmé, les bras croisés ? Non, sa place était ailleurs. Il le sentait, tout au fond de lui.

Il fit demi-tour en priant le ciel pour que les Indiens l'acceptent parmi eux...





VIII

« IMPRIMEZ LA LÉGENDE »

ARIZONA BILL attrapa le poignet de ta brute épaisse. Il le tordit si fort que Tom Wallace, pourtant réputé pour son stoïcisme, laissa échapper une plainte aiguë.

— Personne ne parlera ainsi d'une lady en ma présence, jeta Bill avec la froide assurance des gens qui savent ce qu'ils font.

— P... Pardon, m'ame, lâcha Wallace dans un râle.

— C'est bon, j'accepte vos excuses, trancha Lili la danseuse.

Le fier cow-boy libéra l'avant-bras du forban.

— L'incident est clos, Tom, gronda-t-il. Cela t'apprendra à mesurer un peu tes paroles avant d'ouvrir ta grande bouche.

Il se retourna vers Lili avec un large sourire :

— Quant à vous, chérie, vous devriez surveiller un peu mieux vos fréquentations.

— Tout ce que vous voudrez, Bill.

Pendant ce temps, Wallace massait son poignet endolori en remâchant de sombres pensées. Dès qu'Arizona Bill lui tourna le dos, il dégaina son colt.

— Hiiiiii !!! Attention, Bill ! cria Lili, qui avait tout vu.

En un éclair, le justicier empoigna ses fameuses crosses en bois de santal. Il y eut deux coups de feu, bien nets, qui s'enfoncèrent dans le silence comme un tomahawk dans un crâne de nouveau-né. L'arme de Wallace tournoya dans les airs. Lorsqu'elle retomba sur le plancher du saloon, le rustaud tenait sa main droite ensanglantée en grimaçant de douleur.

Éthan Jameson, quatorze ans, referma le petit journal, le cœur battant, la tête pleine d'images. Sa main caressa machinalement la couverture toute fripée. Le titre, *Le Trésor de Monterrey*, était agrémenté d'enluminures rococo. Une gravure en noir et blanc montrait un athlétique cow-boy – Arizona Bill, à n'en point douter – aux prises avec un bandit masqué, armé d'un fouet.

Éthan adorait ces histoires. Il aurait tout donné pour être l'un de ces justiciers au grand cœur, toujours prêt à défendre la veuve et

l'orphelin. Il aurait aimé combattre les hors-la-loi, sauver les jeunes filles ligotées sur les rails du chemin de fer, voyager à travers tout le continent ! En comparaison, sa vie à la ferme lui paraissait bien terne. Son père, un honnête cultivateur de soixante ans, ne ressemblait pas vraiment à Arizona Bill. Quant à sa mère, une femme pieuse et sévère, elle avait une sainte horreur de ces revues bon marché. Elle les trouvait violentes, vulgaires et, pour tout dire, idiotes.

Aussi, lorsqu'il entendit le loquet de la porte grincer, l'adolescent glissa rapidement *Le Trésor de Monterrey* sous son matelas. Le visage hirsute et mal rasé de son vieux père apparut dans l'entrebâillement.

— Éthan, tu pourrais aller me chercher des clous en ville ?

— Euh... Oui p'pa.

L'adulte lui tendit un billet crasseux :

— Tiens. (Puis, avec un clin d'œil :) Tu garderas la monnaie, fiston.

— Merci p'pa !

Le garçon ne put s'empêcher de sourire. Avec ces quelques *cents*, il pourrait s'acheter la suite des aventures de son héros favori. C'était la promesse assurée de nombreuses heures de rêve et d'évasion. Son paternel ne ressemblait pas à Arizona Bill, d'accord, mais il n'était pas pour autant un mauvais bougre !

La ferme des Jameson se trouvait à près de cinq kilomètres de la ville d'Albuquerque. En cette année 1875, ce n'était encore qu'un petit bourg comme il y en avait tant au Nouveau-Mexique. Éthan connaissait bien la route. Il faisait ce trajet à pied, presque tous les jours, pour aller à l'école. Quand il n'étudiait pas, il aidait ses parents aux champs.

Ce matin-là, notre jeune ami s'engagea dans la rue principale d'Albuquerque, le cœur léger, en sifflotant une complainte du vieux Sud. Chariots et chevaux se croisaient avec nonchalance, en évitant les quelques buissons qui virevoltaient, guidés par le vent capricieux du désert. L'enfant plissa les yeux. La bourgade tout entière paraissait déjà onduler sous les rayons du soleil. Vers midi, la chaleur deviendrait fournaise et chaque habitant se replierait sous les porches en bois, les vérandas, à la recherche du moindre coin d'ombre.

La quincaillerie Oison était située à l'autre bout de la rue – donc, à l'autre bout... de la ville ! Éthan marchait tranquillement, les mains dans les poches de sa salopette, regardant autour de lui d'un air distrait. Il passait devant le saloon lorsque quelqu'un l'interpella :

— Petit ! Eh, p'tit !



L'adolescent tourna la tête et vit un homme, pas très grand, la quarantaine fatiguée, assis sur l'abreuvoir réservé aux chevaux. Une barbe de trois jours lui mangeait le bas du visage. Son large chapeau à bord plat était tout cabossé. Son gilet, ses jeans et ses bottes de cow-boy paraissaient avoir, eux aussi, connu des jours meilleurs.

— Eh, p'tit ! répéta l'inconnu. Tu es d'ici ?

— Euh, oui...

Éthan gardait ses distances. Sa mère lui avait répété au moins cent fois qu'il fallait toujours se méfier des étrangers. Surtout de ceux qui portaient une paire de colts à la ceinture.

— Approche donc, rigola le cow-boy crasseux. Je ne vais pas te manger.



Le garçon obéit presque malgré lui, comme hypnotisé. Il ne pouvait détacher son regard des revolvers qui pendaient à chacune des cuisses de l'homme.

— Ce sont des Remington ? demanda-t-il en pointant les armes du menton.

— Hein ?

— Vos six-coups, là. Ce sont des Remington ?

L'adulte tapota sur la crosse de ses colts :

— Ah ça ? Ouais... Ils appartenaient à un colonel sudiste qui a été décapité par un boulet ! Pas mal, hein ?

« Waouh ! Un colonel décapité ! » répéta Éthan en son for intérieur, vivement impressionné.

L'inconnu reprit :

— Tu pourrais peut-être me rendre un p'tit service, hein, gamin ?

— Euh... Faut voir le service.

— J'ai laissé tomber une pièce de vingt *cents*, là, juste à l'entrée du saloon – il indiqua une fissure assez large, entre deux planches de la véranda. Tu vois mes paluches ? Elles sont trop grosses pour se glisser dans ce trou de souris. Les tiennes, par contre...

Notre jeune ami fit la moue, comme lorsque sa mère lui présentait une cuillerée d'huile de castor pour soigner ses maux de ventre.

— Je ne sais pas trop, marmonna-t-il. Et s'il y a des rats, là-dessous ?

— Mais non, il n'y a pas de rats.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Le cow-boy soupira :

— Écoute, gamin... Je te propose un marché. Tu récupères mes vingt *cents* et, après, on va s'amuser à dégommer quelques boîtes de conserve derrière le saloon. Tu pourras te servir de mes colts. C'est un marché honnête, non ?

Une flamme dansa brièvement dans les yeux du garçon. Il avait déjà tiré avec la vieille pétoire de son paternel mais jamais encore avec des Remington !

— Marché conclu, s'empressa-t-il de répondre avant que l'adulte ne changeât d'idée.

Éthan attrapa la pièce sans difficulté. Aucun rat ne l'avait mordu. Le cow-boy s'empressa d'aller acheter une bouteille de whisky. Lorsqu'il ressortit du saloon, son tord-boyaux en main, un sourire béat s'épanouissait au milieu de ses poils de barbe hirsutes. Il bouscula presque notre jeune ami sans même le remarquer.

— M'sieur ! Eh, m'sieur ?!

— Hein ? Quoi ?

— On va faire des cartons ? Vous aviez promis.

L'inconnu parut brusquement revenir à la réalité.

— Ah oui, c'est vrai... Allez, viens. Suis-moi. C'est pas tous les jours que tu auras l'occasion de prendre une leçon de tir avec Arizona Bill !

Éthan écarquilla les yeux :

— Que... Quoi ? Vous êtes le vrai Arizona Bill ?!?

— Faut croire. Le prénom Bill est la seule chose que j'ai héritée de mon vieux, Dieu ait son âme. Et l'Arizona, c'est l'État où je suis né ! Mon éditeur trouvait que ça sonnait bien, comme nom, Arizona Bill. En vrai, je m'appelle William Smith(13). Pas très original, hein ?

Le garçon secouait la tête énergiquement :

— Non, non, c'est pas possible ! Vous n'êtes pas Arizona Bill !

— Et pourquoi ça ?

— Arizona Bill porte une paire de colts en bois de santal ! C'est écrit noir sur blanc !

— Ah, oui... Je vois à quoi tu fais allusion. J'ai perdu ces flingues lors d'une partie de poker, à Abilène, en 69. C'est Mike S. Blueberry qui m'a plumé cette fois-là. Une sacrée partie ! Deux jours et trois nuits, ça a duré. Et je peux te garantir que Blueberry n'était pas manchot !

— Mais... Mais... Vous ne ressemblez pas du tout aux dessins dans les journaux !

Le cow-boy leva une main avec fatalité :

— Oh, tu sais, les journalistes, ils impriment un peu ce qu'ils veulent... Je me suis bien fait avoir avec cette histoire ! J'ai donné mon accord pour qu'ils utilisent mon nom et c'est mon « biographe » qui empêche tous les dollars !... Bon, alors, tu veux les faire, oui ou

non, ces cartons ?

Éthan ne savait plus trop quoi penser. La curiosité l'emporta sur le reste :

— Ben... Oui.

— Alors suis-moi.

Ils passèrent entre deux bâtiments, en longeant des rangées de planches disjointes, et débouchèrent dans une arrière-cour miteuse.

Un bourricot était attaché à une barrière branlante. Des barriques vides et des cageots s'empilaient dans un coin. Les maigres sauges du désert essayaient de pousser, ça et là, parmi le sable et la rocaille. Personne aux alentours.

Arizona Bill déboucha sa bouteille :

— Ahh, gloussa-t-il après s'être envoyé une bonne lampée de whisky. Ma parole, y a rien de meilleur au monde ! Tu devrais essayer, p'tit.

— Ça ne me dit trop rien, répliqua Éthan. Par contre, vos pistolets...



Le cow-boy dégaina de la main gauche. Il avait l'air rapide – pas autant que dans les histoires du journal, mais rapide quand même. Prenant le colt par le canon, il le proposa à son jeune « fan », crosse en avant.

— Il est tout brillant, constata le garçon en acceptant l'objet. Et cette matière visqueuse sur le barillet... c'est quoi ?

— De la graisse de porc. Très pratique pour lubrifier l'étui. Avec ça, tu dégaines deux fois plus vite. C'est un vieux truc de pistolero !!

C'était peut-être pratique mais cela ne sentait pas la rose.

Éthan soupesa l'arme pendant quelques instants puis visa un gros cactus, dix mètres plus loin.

— Je te conseille de le tenir à deux mains, intervint Arizona Bill. Ces machins-là ont un sacré recul. Quand tu seras bien dans l'axe, bloque ta respiration, ne bouge plus, et Bam !

Le jeune garçon tirait la langue avec application. Il ferma un œil, se figea dans une posture presque comique, les jambes arquées et...

— Ça marche pas ! pesta-t-il en relâchant tous ses muscles. La gâchette est grippée !

— Non, non, p'tit. C'est juste que tu as oublié de l'armer.

Il lui prit le revolver des mains et releva le chien avec un « clic » sonore.

— Tiens, recommence maintenant. Ça devrait aller nettement mieux.

L'adolescent tendait la main lorsqu'une voix bourrue tonna derrière lui :

— La leçon est terminée pour aujourd'hui !



Éthan et Bill pivotèrent sur eux-mêmes et découvrirent trois hommes aux mines patibulaires. Ils portaient tous de grands cache-poussière. Celui qui venait de parler était borgne. Un bandeau noir masquait son œil droit. Le second pistolero n'avait pas un physique plus enviable : une large balafre tirait un trait d'union entre sa narine gauche et son oreille. Le troisième semblait être le plus beau du lot... lorsqu'il n'ouvrait pas la bouche. En effet, le premier de ses sourires sadiques dévoila une dentition pour le moins clairsemée.

— Grogan, siffla Arizona Bill en récupérant prudemment son colt, qu'est-ce que tu fais ici ?

Le borgne désigna son bandeau :

— Je viens régler nos comptes. Je n'ai pas oublié le petit cadeau d'adieu que tu m'as laissé à Tombstone.

— Pareil pour moi, ajouta le balafré avec une voix de crécelle.

— Moi, je suis là pour le fric que tu me dois, conclut sèchement l'édenté.

Bill commença à reculer lentement, les mains sur les hanches :

— Du calme, braves gens. Vous êtes trois et je suis tout seul. Si vous m'attaquez tous en même temps, cela fait de vous des « foies jaunes »

dans mon dictionnaire personnel !

Éthan fit la grimace. Quelque chose « clochait ». Dans les fascicules du drugstore, Arizona Bill arrivait à se débarrasser sans difficulté de trois, quatre, voire même cinq adversaires à la fois. Mais là, curieusement, son héros paraissait dans l'embarras. Il s'abstint néanmoins de tout commentaire. Deux voix désincarnées lui criaient des ordres contradictoires. « Fiche le camp ! commandait la première. Tu vas prendre une balle perdue ! » « Reste ! objectait la seconde. Tu n'auras peut-être jamais plus l'occasion d'assister à un règlement de comptes d'aussi près. Cela risque d'être passionnant ! » Incapable de prendre une décision, le garçon demeurait immobile, la mâchoire grande ouverte. Une trouille grandissante engourdissait tous ses muscles.

— Très bien, maugréa Grogan, visiblement le plus teigneux des trois. Je ne veux laisser à personne d'autre le soin de te descendre. On s'éloigne de dix pas, le mioche compte jusqu'à trois, et on y va. Tu es d'accord ?

Arizona Bill hocha la tête :

— Parfait. On va régler ça à l'ancienne. Proprement. Tu sais compter jusqu'à trois, p'tit ?

— Ouais.

— Bon, alors, allons-y.

D'une démarche martiale, les duellistes s'éloignèrent. Ils se retournèrent d'un bloc, la mâchoire serrée, les doigts agités de petits mouvements répétitifs. Le borgne s'adressa solennellement à ses comparses :

— S'il me descend, je compte sur vous pour me venger et lui faire sa fête bien comme il faut !

Ils opinèrent silencieusement, sans quitter Bill des yeux. Notre jeune ami ne savait plus où se mettre. La peur lui vrillait le ventre. Il avait une furieuse envie d'uriner et dut faire un effort surhumain pour ne pas relâcher sa vessie. Bill se tourna vers lui :

— Tu peux commencer, gamin...

Éthan ouvrit la bouche. Il ne réussit qu'à émettre une sorte de croassement indistinct. Dieu, que son palais était aride ! Sa langue lui faisait l'effet d'être une limace séchée au soleil, morte et gonflée. Il déglutit :

— Euh... Un... (Il toussa.) D... Deux...

Il allait prononcer « trois » lorsque, sans attendre, Arizona Bill dégaina.

Blam-Blam !

Les balles passèrent au-dessus du chapeau de Grogan. Ce fut le signal du carnage. Les trois ennemis de Bill firent feu en même temps. L'édenté sortit un vieux colt de son ceinturon. Le balafré leva un fusil

à canon scié jusqu'ici dissimulé sous les amples pans de son pardessus. Le borgne se trouvait malencontreusement en plein dans leur ligne de tir. Il fut haché menu par la riposte de ses propres alliés.

Éthan sauta dans un tonneau vide. L'intérieur sentait le moisi, mais il s'en fichait. Une seule chose comptait : se mettre à l'abri. Les balles sifflaient. L'aboiement des revolvers ressemblait aux déflagrations des pétards que l'on pouvait entendre, chaque 4 juillet, au moment de la fête nationale. Le fusil, en particulier, faisait un bruit terrible. Une jarre explosa près d'Éthan. Des éclats de terre cuite volèrent dans tous les sens. Le garçon avait collé son œil à un trou dans la barrique. Son champ de vision était restreint mais, en se contorsionnant, il fut en mesure de suivre l'intégralité du combat.



Pendant les trente secondes suivantes, les cow-boys se tirèrent dessus sans toucher qui que ce fût une seule fois. Arizona Bill avait trouvé refuge derrière les cageots empilés. Il tirait d'une main, sans viser, juste pour tenir ses adversaires en respect, et rechargeait de l'autre, le revolver coincé entre les cuisses.

L'édenté disparut à l'angle du bâtiment le plus proche. Le balafré enleva les douilles fumantes de son fusil et les remplaça par des cartouches neuves. Il mit en joue le tas de cageots et fit feu. Il y eut un cri. Bill jaillit à découvert, le visage hérissé d'une myriade d'échardes pointues. Il pressa plusieurs fois de suite la détente de ses colts... et manqua tous ses coups. Néanmoins, cette contre-attaque eut un effet inattendu. L'homme à la cicatrice recula, effrayé, et, sans le faire exprès, se tira dans le pied. Le bout de sa botte disparut dans une petite explosion et son gros orteil valdingua dans les airs. Il lâcha son fusil et sautilla sur place en poussant des cris aigus.

Arizona Bill se montra impitoyable. Il s'approcha tout près du blessé, colla un revolver contre sa poitrine et appuya sur la détente. Le cache-poussière du balafré s'enflamma instantanément et une horrible odeur de cochon grillé emplit l'air. L'homme était mort avant d'avoir touché le sol.

C'est alors que l'édenté réapparut pour l'acte final de cette effroyable boucherie. Pendant tout ce temps, il avait contourné une sorte de vieille grange pour se glisser dans le dos d'Arizona Bill. Sa

ruse aurait parfaitement marché si Éthan, toujours caché dans son tonneau, ne l'avait pas aperçu le premier.

— Attention ! cria-t-il d'une voix suraiguë.

Arizona Bill se retourna, tira et rata de justesse son adversaire. Ce dernier fit de même, deux fois de suite. L'une de ses balles emporta un bout de l'oreille gauche de Bill, mais ce fut sa seule réussite.

« Mais... Comment font-ils pour se louper tout le temps ? » s'interrogea Éthan, stupéfait.

Décidément, cette scène n'avait rien à voir avec les échauffourées décrites dans ses livres de chevet.



L'un des colts de Bill était vide à présent. Pas le temps de recharger. Il le jeta par terre et répliqua avec son autre arme. Le chapeau de l'édenté s'envola, comme emporté par un coup de vent. Il tira à son tour. Deux détonations. Les deux balles se perdirent dans la nature ! Cela devenait complètement grotesque.

Clic-clic-clic.

Arizona Bill n'avait plus de cartouches.

Un sourire triomphant apparut sur le visage de son ennemi. Un sourire qui ressemblait à une vieille barrière aux piquets disloqués.

— Bon voyage en enfer ! pouffa-t-il en visant lentement, calmement, la tête de Bill.

Son revolver était sans doute très vieux, ou mal entretenu, ou peut-être les deux à la fois. En tout cas, lorsqu'il pressa la détente, l'arme implosa. La main qui la tenait se volatilisa comme s'il avait serré un bâton de dynamite. Des éclats de métal sautèrent au visage de Bill. On aurait dit une nuée d'insectes fous.

Le silence retomba sur l'arrière-cour du saloon.

Éthan risqua timidement un œil hors de sa cachette.

Plus personne ne bougeait. Le garçon sortit du tonneau et s'approcha du corps de Bill, allongé face contre terre. Il le retourna et retint un cri d'épouvante. Son héros, complètement défiguré, ne

respirait plus. Il recula, glissa dans une flaque de sang et vomit tout son petit déjeuner.

Alors, seulement, le shérif et ses adjoints arrivèrent sur les lieux du carnage.

Éthan Jameson grandit, devint cultivateur comme son père, et vécut très heureux avec sa femme et ses enfants dans une ferme de l'Idaho. Jamais plus de sa vie il ne toucha à un revolver.





IX

La Maison du mystère

DANS LES ANNÉES 1880, la conquête de l'Ouest touchait à sa fin. La civilisation s'implantait presque partout. Des villes entières naissaient en l'espace de quelques jours, comme sous l'effet d'une brusque poussée de fièvre. La côte Pacifique se constellait peu à peu de jetées, de ports, de bâtisses. Et plus les villes grandissaient, plus les hommes affluaient... Des hommes pas toujours très recommandables.

Le 15 août 1881, deux silhouettes dépenaillées marchaient, pas très loin de San Francisco. Leurs pas les menaient tout droit vers une imposante et lugubre maison.

— Je n'aime pas ça, chuchota l'un des deux personnages qui essayaient de se fondre dans les ténèbres de la rue.

— Quoi ?

— J'ai un mauvais pressentiment.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Cette baraque... Elle ne me dit rien qui vaille.

— Tu préfères retourner poser des rails dans le désert, avec les Chinetoques ?

— Oh non.

— Alors suis-moi et ferme-la.

Hank Buksky et Gene McCrae longèrent la palissade qui ceignait la propriété sans faire de bruit. Hank, le plus costaud, tenait une barre de fer entre les mains. Son comparse Gene, petit, presque fluet, portait un sac en toile de jute sur l'épaule. Il jetait des regards inquiets autour de lui, sursautant au moindre bruit de gravillon, au moindre aboiement de chien.

Ils passèrent par-dessus la barrière en bois sans difficulté.

La demeure victorienne se dressait devant eux, majestueuse.

— Cet endroit me fiche la frousse, marmonna Gene dans sa barbe de trois jours. Il y a peut-être des fantômes...

— N'importe quoi ! cracha l'autre avec mépris.

La maison était très grande – deux étages, au moins – et légèrement

biscornue, avec des tours surélevées. Une véranda agrémentée d'une volée de marches longeait la façade. Sur les murs, les planches badigeonnées au lait de chaux se juxtaposaient les unes aux autres à la manière d'ardoises. Le toit, lui, se composait de bardeaux gris foncé. Un paratonnerre surmontait l'ensemble de la construction. Il paraissait pointer un doigt accusateur vers le ciel.

Hank Buksky s'attaqua à l'un des volets du rez-de-chaussée avec sa barre de fer. Son compagnon, qui surveillait les environs, demanda d'une voix chevrotante :

— Tu es sûr que la proprio n'est pas là ?

— Certain. (Il grimaçait tout en parlant, car ce fichu volet lui donnait du fil à retordre.) L'épicier m'a dit qu'elle est partie en vacances à Boston, chez des cousins.

Crrac !!! Le panneau de bois céda d'un seul coup. Hank protégea son avant-bras avec le sac. Son poing partit comme un piston. Bling ! Le carreau s'étoila, puis se brisa en mille morceaux au coup suivant. Le loquet de la fenêtre était accessible à présent. Pénétrer dans la maison ne fut plus qu'une simple formalité.

Le rez-de-chaussée, un vaste hall carrelé de marbre, sentait la poussière. Un escalier en acajou montait vers le palier du premier étage, avant de repartir plus haut. Suspendu au plafond, un magnifique lustre en cristal produisait de faibles reflets dans la pénombre.

— On monte ? s'enquit Gene, sur le qui-vive.

— On monte, confirma son complice. Les bijoux, neuf fois sur dix, c'est à l'étage, dans les chambres.



Ils empruntèrent le grand escalier. Hank avait déniché une lampe à pétrole dans l'entrée. La lumière dansante étirait leurs ombres sur le papier peint jauni. Plusieurs tableaux de familles représentaient des vieillards au visage austère. Gene déglutit. Il se sentait observé. Non, décidément, cet endroit ne lui plaisait pas du tout. Sa main se referma machinalement sur la petite amulette indienne qu'il portait en pendentif. Il l'avait trouvée, vingt ans plus tôt, sur un cadavre de trappeur momifié, dans les montagnes. Depuis, l'amulette n'avait pas quitté son cou. Il la considérait comme une sorte de... talisman !

Le premier étage se résumait en une succession de salles hétéroclites, des deux côtés d'un long corridor. Certaines pièces paraissaient habitées et parfaitement entretenues alors que d'autres semblaient laissées à l'abandon. Toutes possédaient des murs lambrissés, des plafonds élevés et des moulures ornementales rococo. Un parquet bien ciré recouvrait les sols.

Après vingt minutes d'exploration et quatre chambres visitées, le butin était plutôt maigre : quelques porcelaines, des jouets en bois finement ouvragés ainsi qu'un vieux fusil, sans doute une arme de collection, car il était exposé dans une vitrine.

— On ferait mieux de s'en aller, grommela Gene.

— Pas question. (Hank, qui avait presque crié, baissa le ton :) On ne part pas tant qu'on n'a pas trouvé les bijoux.

Ils explorèrent deux nouvelles pièces : un salon de musique avec un piano et un fumoir. Ce dernier intéressait particulièrement Hank.

— Je parie qu'il y a un passage secret, là, dans le coin, dit-il avec un sourire pincé. J'ai comme un sixième sens pour ce genre de trucs.

Il s'arc-bouta contre les étagères d'une grande bibliothèque et, presque aussitôt, le mur pivota sur lui-même avec une série de cliquetis caractéristiques.

— J'te l'avais bien dit ! exultait le rustaud. Je sens qu'on chauffe. On va les trouver, ces bijoux...



Les deux malfrats pénétrèrent dans un interminable vestibule. Des torches éteintes saillaient des parois, disposées à intervalles réguliers. Arrivés à une intersection, ils prirent le passage de droite. Ils marchèrent une poignée de secondes avant de tomber sur une porte fermée à clef. Hank s'acharna sur la serrure à coups de barre de fer et, en moins de deux minutes, la voie fut libre.

Les murs de cette nouvelle salle étaient recouverts de tentures vertes, elles-mêmes ornées de signes étranges. Deux têtes de mort trônaient sur une cheminée. Leurs orbites vides fixaient les intrus avec une insistance désagréable. Quelqu'un avait planté des cierges à moitié fondus au sommet de leur boîte crânienne. Au milieu de la pièce, six chaises étaient réunies en cercle autour d'un guéridon et d'une grosse boule de cristal !

— Je commence à croire à ton fichu pressentiment, souffla le costaud en réprimant un frisson.

— Fichons le camp, Hank. Tant pis pour ces damnés bijoux !

— Attends... J'ai cru voir une autre porte, là, cachée entre ces tentures.

Il avait bien vu. Le loquet tourna sans opposer de résistance. Un corridor de plus.

— Je sens qu'on touche au but, triompha le grand gaillard.

— Mais...

— Reste derrière moi. On explore cette partie-là. Si on ne trouve rien, j'te promets qu'on décampe.

Il s'aventura dans le couloir sans attendre la réponse de son

comparse. Ce dernier, redoutant par-dessus tout de rester seul dans le noir, lui emboîta le pas. Quelque chose passa entre leurs jambes en couinant. Un rat ? Avant qu'ils aient pu formellement l'identifier, l'animal avait disparu. Son trottement ténu se fit encore entendre quelques instants, puis le silence retomba, aussi lourd qu'une enclume.

Gene essayait de garder son calme, mais la peur était bien là, nichée au creux de son sternum, transformant chaque respiration en un petit supplice. Soudain, il eut l'impression qu'une force essayait de ralentir sa progression. Quelque chose pesait sur son visage. On aurait dit qu'une main invisible cherchait à envelopper tout son crâne. Il faillit hurler. La pression se relâcha d'un coup et de minuscules filaments commencèrent à lui chatouiller les joues, à picoter son front. Une toile d'araignée ! Il se maudit intérieurement d'être aussi stupide.

Les secondes s'étiraient mollement comme un morceau de guimauve chauffé au-dessus d'un feu. Les deux hommes croisèrent un nouveau passage. Ils continuèrent tout droit pour finalement retomber sur... la salle des têtes de mort ! ! !

— *Bloody hell !* s'écria Hank. On a tourné en rond ! T'avais raison, mon vieux. Cette maison n'est pas normale. On met les voiles.

Gene ne se le fit pas dire deux fois. Il luttait désespérément contre la terreur qui grandissait en lui. Ne pas craquer. Rester calme. Garder son sang-froid. Il ne pouvait rien lui arriver. Son amulette magique le protégeait, non ?

Les forbans revinrent sur leurs pas, bifurquèrent à l'intersection et retrouvèrent la sortie. Ils s'immobilisèrent, pétrifiés d'effroi. La bibliothèque était... fermée ! Ils poussèrent de toutes leurs forces sur le panneau. En vain. Le pan de mur refusait obstinément de bouger.

— C'est pas vrai ! vitupérait Hank. C'est pas vrai !

Il essaya de faire levier avec sa barre. Cinq minutes plus tard, il dut capituler, en sueur et à court d'injures.

— La cheminée ! s'exclama Gene. Dans la salle avec les tentures vertes !

— Bien vu.

Ils revinrent sur leurs pas, en courant presque cette fois, retrouvèrent la grande pièce macabre et surtout la cheminée. Gene s'engagea le premier dans l'étroit boyau. La peur lui donnait des ailes. Son ami le suivait de près. Pour accroître sa mobilité, il avait abandonné sa barre métallique et le sac contenant le dérisoire butin. Maintenant, une seule chose comptait : sortir de cette maison de dingues !



La progression au sein de cet espace confiné devint rapidement malaisée. Les malfrats devaient jouer des coudes et des genoux, en équilibre précaire au-dessus du vide. Leur respiration se fit haletante. Ils toussaient et crachaient une salive noirâtre. Leurs ongles saignaient à force de s'incruster dans les moindres anfractuosités du conduit. Gene avait la sensation que les parois se resserraient autour de lui, lentement mais sûrement. Son sang bourdonnait dans ses oreilles. Il aurait aimé toucher son amulette porte-bonheur, la caresser, l'embrasser, mais sa marge de mouvement était plus que réduite. Soudain, une vision terrible lui traversa l'esprit. Le toit. Il n'avait aperçu aucune cheminée sur le toit de cette baraque de malheur !!! La terreur expulsa dans ses veines une giclée d'adrénaline aussi virulente que de l'acide. Il s'arrêta de grimper, tous ses sens en alerte. Comme pour confirmer ses soupçons, il ne sentait aucun appel d'air souffler vers le haut.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'impatienta Hank, la tête sous les fesses de son ami.

— J'ai l'impression que ça se rétrécit, coassa ce dernier d'une voix râpeuse.

— Continue quand même. Il est hors de question que je redescende ! Ça glisse trop. Je vais me rompre les os.

— Et si ça coince, plus haut ?

— On avisera à ce moment-là.

Gene préféra ne pas polémiquer plus longtemps. Ses muscles se tétanisaient et il se sentait sur le point de lâcher prise d'un instant à l'autre. Il adressa une muette prière aux cieux – et à son pendentif – puis, courageusement, il reprit sa lente ascension.



Après cinq minutes qui leur semblèrent durer cinq siècles, ils débouchèrent, non pas à l'air libre, mais dans une pièce carrée, sans porte ni fenêtres. Les murs de brique, noircis par la suie, n'offraient aucune faille apparente, aucune fissure.

— C'est quoi ce délire ? lança Hank, des trémolos dans la voix.

Gene resta coi durant de longues secondes. Bloqués ! Pas d'issues ! Ses craintes se concrétisaient de la pire façon qui fût. La panique déferla en lui comme les eaux d'un barrage brusquement libérées.

— Au secours ! hurlait-il en tambourinant de ses poings nus. Faites-nous sortir d'ici ! Au secours !

Un siècle plus tard, la grande bâtisse victorienne était devenue l'un des endroits les plus visités de la côte Est, une curiosité !

— Mesdames et messieurs, suivez le guide !

Le petit groupe de touristes obéit docilement. Ils portaient des casquettes de base-ball, des shorts, des chemises criardes et mâchaient leur chewing-gum agressivement. Le jeune homme équipé d'un micro portatif poursuivit :

— Cette magnifique maison, la Winchester Mystery House, a été construite au lendemain de la guerre de Sécession par la veuve de Mr Winchester, l'inventeur de la célèbre carabine à répétition. La pauvre femme était persuadée que les âmes des gens tués par ce fameux fusil allaient revenir la tourmenter. C'était devenu chez elle

une véritable obsession. Pour se protéger des revenants, elle a truffé sa maison de passages secrets, culs-de-sac et chausse-trappes en tous genres. Je vous conseille de rester groupés, car cette demeure est un véritable labyrinthe. Suivez-moi !

La petite troupe, le Polaroid bringuebalant sur la poitrine, emprunta le grand escalier en acajou. Les murmures allaient bon train. Parmi les visiteurs, deux garnements, Tim et Tom, avaient l'air de s'ennuyer ferme.

— La « maison du mystère », grommela Tim. Tu parles d'une arnaque !

— Tu m'étonnes ! Même le train fantôme de Disney-land fait plus peur que ça.

Les deux copains échangèrent un clin d'œil complice. Au premier tournant, ils faussèrent compagnie au reste de la troupe.

— Allons voir au deuxième, proposa Tom.

Ils grimpèrent les marches quatre à quatre, avant d'arriver à une banderole proclamant :

ACCÈS INTERDIT. DANGER, TRAVAUX

— *Cool*, firent-ils simultanément, dans une imitation presque parfaite de Bart Simpson.

Ils se glissèrent sous la barrière d'avertissement et commencèrent à cavalier dans tous les sens. L'endroit était encombré par des bétonneuses et des tas de gravats. Plusieurs cloisons avaient été abattues. Sur celles qui restaient debout, la peinture pelait et s'écaillait. Les chenapans contournèrent un grand trou dans le plancher et débouchèrent finalement dans une salle ceinturée par les colonnes d'un péristyle.

Tim s'appuya négligemment sur l'un de ces piliers, histoire de reprendre son souffle. La massive colonne vacilla sur son socle en marbre avant de basculer complètement. Badaboum ! Elle percuta une cloison branlante dans une tornade de vieilles briques et de fumée. Les deux gamins n'en croyaient pas leurs yeux. Ils l'avaient échappé belle !

— Euh, on ferait mieux de ne pas moisir ici, bredouilla Tim après un long moment de flottement.

Ils décampèrent sans demander leur reste.

De l'autre côté de la cloison, dans une petite pièce aux murs noirs, la fumée se dissipait lentement. Si les enfants étaient restés un peu plus longtemps, ils auraient pu voir deux squelettes, serrés l'un contre l'autre, au milieu des briques. L'un d'eux portait une amulette indienne autour du cou.





X

1, 2, 3... PARTEZ !

MIDI MOINS CINQ.

En cette belle matinée de l'été 1889, des milliers de personnes se pressent sur la ligne de départ. Face à elles : les plaines brûlées de l'Oklahoma. Un territoire immense, vierge, qui n'attend qu'un signal pour être conquis. Il y avait bien quelques Indiens qui vivaient ici, jadis, en toute tranquillité... L'armée a réglé le « problème » avec son tact habituel. Exit les Indiens !

Les règles sont simples. Les premiers qui parviendront à planter leurs piquets sur un lopin de terre seront propriétaires de ladite parcelle. Et en plus, sans déboursier un dollar ! Une sacrée aubaine !

Midi moins trois.

Les esprits s'échauffent, et pas seulement à cause du soleil de plomb qui cogne sur les têtes. Les hommes trépignent au moins autant que leurs montures. Il en vient de tous les États, de tous les horizons : anciens confédérés, cow-boys lassés d'escorter du bétail, familles entières (souvent démunies) entassées dans des chariots, chercheurs d'or, fermiers, chasseurs de primes, croque-morts, vieillards édentés, gamins à peine sevrés, hors-la-loi, shérifs, esclaves noirs récemment émancipés, Blancs, Jaunes, Rouges...

Midi moins deux.

Les sabots raclent le sol. Pur-sang et bourricots chassent les mouches en secouant leur crinière, comme s'ils cherchaient à s'ébrouer, fouettent l'air tiède avec leur queue, hennissent en attendant le bon plaisir de leur propriétaire...

Midi moins une.

Jenny Laverne, une grande rouquine de quarante-cinq ans, porte sa gourde à ses lèvres. Dans le feu de l'action, elle n'aura sans doute plus le loisir de se désaltérer. L'eau fraîche irrigue ses entrailles comme une

rivière bienfaisante. Elle a un sourire rêveur. La rivière... Les terres qui s'étendent de part et d'autre de ses berges vont être les plus convoitées. Une véritable foire d'empoigne en perspective. Jenny a déjà repéré l'endroit qui l'intéresse : un lopin ombragé, bordé de grands chênes, qui sent bon le chèvrefeuille. Une terre fertile, à n'en point douter, mais surtout une terre gratuite !!! Cette course représente sa dernière chance d'avoir un foyer bien à elle, une maison avec un porche où l'on pourra regarder le soleil se coucher en savourant une citronnade, après une longue journée passée à cultiver le potager. Elle pousse un gros soupir. Sa vie lui donne l'impression d'avoir filé à toute vitesse. Une vie passée à danser dans des cabarets miteux, des saloons enfumés et d'autres endroits encore moins recommandables.

Jenny vérifie que ses piquets sont bien accrochés à la selle, range sa gourde et se tient prête.

Midi.

Un coup feu claque dans l'air sec de la mi-journée. C'est le signal de la ruée.

L'ex-danseuse cravache sa monture, un cheval noir qu'elle a acheté la veille pour vingt dollars (ses dernières économies). La terre vibre, tressaute, martelée par des milliers de sabots ferrés. Les mottes volent, tout comme la poussière. Un véritable mur de fumée s'élève de la cavalcade. Jenny réajuste son foulard pour se protéger la bouche et les narines. Sur sa gauche, une roue de chariot se brise dans un fracas terrible. L'attelage effectue une série de tonneaux spectaculaires. Ses occupants – une famille de Mormons, à en juger par leur tenue austère – sont projetés dans toutes les directions. Personne ne s'arrête pour les aider. Au contraire, un aïeul est même écrabouillé par un groupe de cow-boys lancés à toute allure.

Des détonations se font entendre. Apparemment, tous les coups sont permis. Jenny frémit. Elle ne possède même pas d'armes. Si elle doit se bagarrer pour prendre possession de son terrain, elle n'aura que ses deux poings et ses deux pieds à opposer aux paires de colts, aux carabines et aux Bowie Knifes de ces messieurs. Autant dire rien du tout !

Ça hurle, ça s'insulte et ça tiraille à tout-va. Les plus prompts ont déjà mis pied à terre. Ils plantent leurs piquets, lorsqu'ils ne sont pas abattus par d'ignobles tricheurs embusqués depuis la veille. Dans la confusion générale, une balle perdue siffle aux oreilles de la rouquine. Elle baisse la tête et se plaque contre la crinière de son cheval, effrayée. Un cri dans son dos lui indique que le projectile n'est pas perdu pour tout le monde.

Jenny saute une haie d'arbustes nains et manque de vider les étrières.

Elle rétablit son assiette de justesse. La rivière n'est plus très loin. Le paysage devient herbeux, moins arasé.

— Encore un effort, mon joli, souffle-t-elle à sa monture.



Les concurrents commencent à se disperser. Chacun essaye de rallier au plus vite l'objectif qu'il s'est fixé. Certains ont même déjà réussi à délimiter leur carré de terre. Il s'agit maintenant de le conserver. Fusil au poing, l'air farouchement déterminé, ces propriétaires de fraîche date attendent de pied ferme le premier qui essayera de les déloger.

Jenny, jouant le tout pour le tout, traverse un bosquet feuillu. Elle frôle un tronc séculaire, arrachant un bout d'écorce au passage. Un gros barbu, qui a suivi son chemin, heurte de plein fouet une branche basse et part à la renverse, assommé ! Jenny émerge de la végétation comme un boulet de canon, coupant la route à un autre cavalier. Ce dernier chute en essayant d'éviter la collision. Elle jette un œil par-dessus son épaule. L'homme ne s'est pas rompu les os. Tant mieux pour lui. Il se relève déjà et agite un poing rageur dans sa direction.

Elle arrive enfin en vue de la rivière et bondit au sol, le souffle court, les tempes encore résonnantes de la chevauchée. Vite. Dessangler les piquets. Ne pas perdre une seconde. Ses quatre bâtons sous le bras, elle court jusqu'au bord de l'eau. Bing ! Un violent coup la sonne à la base du crâne. Elle voit trente-six chandelles.

— Dégage, fillette ! T'es ici chez moi !

Elle se retourne, à moitié groggy. Un vieux pépé rabougri commence déjà à planter son propre piquet avec un gros maillet. Électrisée par l'afflux d'adrénaline, Jenny se redresse :

— Tu prends tes désirs pour des réalités, l'ancêtre ! crache-t-elle.



Elle se jette sur le bonhomme et un furieux corps à corps s'engage. Les deux adversaires roulent par terre. Le vieillard, en dépit de son air défraîchi, a encore de la ressource. D'une brusque ruade, il envoie valdinguer la rouquine. Elle bat des bras pour tenter de retrouver son équilibre. En vain : elle part en arrière dans un grand « plouf » !

Le contact de l'eau froide n'est pas vraiment agréable... d'autant plus qu'elle ne sait pas nager.

— Au secours ! Aidez-moi !

Elle s'éloigne de la rive, emportée par le courant, désespérément agrippée à son lot de piquets qu'elle n'a pas lâché de toute la bagarre !

— *So long*, fillette, ricane le vieux en la saluant avec son Stetson.

Jenny boit la tasse. Elle a de plus en plus de mal à se maintenir à la surface. Son jupon mouillé lui donne l'impression de peser trois tonnes et le courant s'intensifie.

« Mon Dieu, songe-t-elle. Protégez-moi. »

Secouée, ballottée de toutes parts, elle croit cent fois que son heure est venue. Et cent fois, *in extremis*, elle réussit à émerger du bouillonnement d'écume pour avaler une goulée d'air salvatrice.

Elle se bat vaillamment, frôle de violents tourbillons, se cogne contre des affleurements rocheux, disparaît dans des petites cascades, pour réapparaître, vingt mètres après, plus morte que vive.

Ses forces s'épuisent. Il serait si simple de cesser de lutter, de

s'abandonner. Mais non, elle résiste, s'entête, tousse, crache de l'eau, hoquette, respire. Tant qu'un souffle de vie lui restera, il ne sera pas dit que Jenny Laverne aura baissé les bras !

Au bout d'un laps de temps difficile à déterminer – cinq minutes ? cinq heures ?... –, la rivière, dans un geste de clémence ultime, décide de lui faire grâce. Elle s'échoue sur une berge aussi verte que les pâturages décrits dans les Saintes Écritures, ses quatre bâtons serrés contre elle, trésor inestimable.

Des oiseaux pépient gaiement. Toutes les fleurs de la Création paraissent s'être donné rendez-vous ici : glycines odorantes, lilas, bougainvillées, tournesols éclatants, et bien d'autres encore...

La rumeur de la course, les cris, les coups de feu sont très lointains, presque irréels.

Jenny plante un premier piquet près d'un grand saule, puis un autre, trois cents mètres plus loin. Pour les deux derniers, elle monte sur une butte qui domine toute la plaine environnante.

Au loin, la fumée de la cavalcade s'est dissipée. Les hommes s'activent, minuscules fourmis pleines d'entrain et d'énergie. Des maisons, des fermes, des villes entières semblent sortir de terre. Rêvet-elle ou bien un nouveau pays prend-il forme, en accéléré, sous ses yeux ? Elle est épuisée, dans un état second. Elle se laisse choir, exsangue, sur le tapis d'herbe tendre.

Lentement, le soleil se couche à l'horizon, embrasant un paysage qui, pour la première fois, va être foulé par la semelle des hommes blancs.

La dernière frontière de l'Ouest vient de tomber.

POSTFACE

D'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours aimé les westerns. Dans les années soixante-dix, France 3 (FR3, à l'époque) en diffusait presque tous les mardis soir. J'ai grandi en regardant les films de Ford, Hawks, Hattaway et tous les autres. John Wayne était mon héros. Ma mère, puis ma grand-mère paternelle me lisaient les aventures de Davy Crockett, format Bibliothèque Rose. Je portais sans complexe veste à franges et toque en faux raton laveur (heu, nous étions dans les années soixante-dix). Plus tard, je découvris les œuvres de Léone, Peckinpah, les bandes dessinées de Giraud et Hermann...

C'est donc avec émotion et jubilation que j'ai entrepris la rédaction de cet ouvrage, un retour aux sources, en quelque sorte. J'espère que les enfants d'aujourd'hui et ceux d'hier, les grands, éprouveront le même plaisir que moi à laisser vagabonder leur imagination dans les espaces de l'Ouest américain, ces décors mythiques qui semblent taillés pour le Cinémascope.

LA LÉGENDE DU GRIZZLY BLANC est une version « montagnarde » de *Moby Dick*. Les personnages sont fictionnels, mais le contexte (la dure vie des trappeurs) reste, lui, parfaitement authentique. L'idée m'est venue en imaginant un trappeur opiniâtre dont le corps partirait en morceaux, tout comme sa santé mentale, année après année...

LA LONGUE PISTE m'a permis de parler du rôle des femmes dans la conquête de l'Ouest, un aspect de l'histoire trop souvent occulté.

L'anecdote des fourmis, elle, est pure fiction et renvoie au début de *La Horde sauvage* de Sam Peckinpah.

L'HOMME QUI TUA DAVY CROCKETT vient de ma passion pour le film de John Wayne, *Alamo*. Je découvris ce western à l'âge de cinq ans. Un choc, un vrai. Pensez donc : tous les héros mouraient à la fin. Incroyable ! Par la suite, je m'intéressai à l'histoire derrière le mythe (le meilleur livre sur la question demeure *À Time to Stand* de Walter

Lord). Je poussai même le vice jusqu'à faire un voyage au Texas en 1997. Cette nouvelle est le fruit de longues années de recherches (je suis à présent membre de la « Alamo Society »). Aujourd'hui encore, la mort de Crockett est sujette à de nombreuses controverses. Elle restera sans doute un mystère. J'ai choisi de traiter la bataille sous un angle peu usité : le point de vue d'un simple troufion mexicain, Juan Basquez, qui a bien existé. J'ai la faiblesse de croire ce récit assez conforme à l'enfer que les combattants ont dû vivre en ce matin du 6 mars 1836...

UNE SALE JOURNÉE est une extrapolation romancée. John Sutter et James Marshall ont réellement existé (lire, par exemple, *L'Or de Biaisé Cendrars*). Les mésaventures que je fais vivre au charpentier sont, elles, inventées.

LE CAVALIER SOLITAIRE se veut un hommage au western en tant que genre cinématographique. C'est pour cette raison qu'une narration en forme de scénario a été adoptée. Le Poney Express est un fait réel. Le nom John T. Chance vient du chef-d'œuvre d'Howard Hawks, *Rio Bravo*.

En abordant LA DERNIÈRE CHASSE, je me suis dit : « Et si, pour une fois, on prenait le point de vue de l'animal traqué plutôt que celui du chasseur ? » Ainsi est né Tacheclair qui, dans ce court récit, vole la vedette à Buffalo Bill !

LE « SOLDAT-BISON » était le véritable surnom donné aux Noirs par les Indiens. Cette nouvelle m'a permis de mettre en relief les sentiments des Peaux-Rouges, à la manière (toutes proportions gardées) de Kevin Costner dans *Danse avec les loups*. Les paroles de Couteau Émoussé sont un « pot-pourri » des propos tenus par les plus grands chefs indiens du XIX^e siècle.

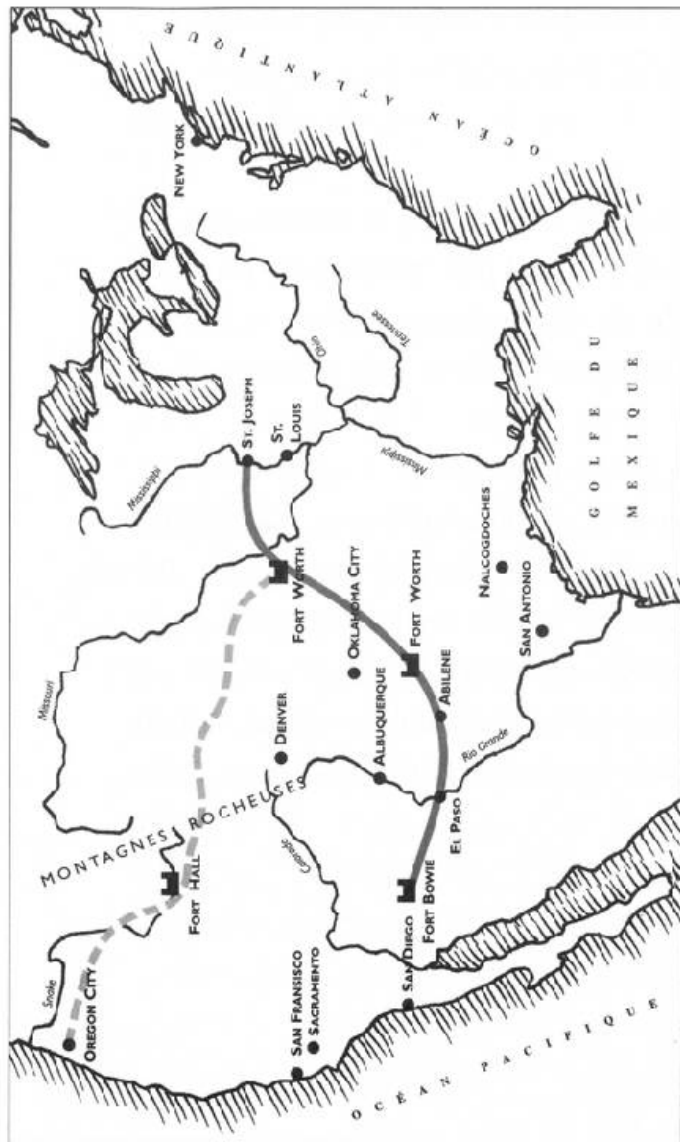
« IMPRIMEZ LA LÉGENDE » (phrase tirée de *L'homme qui tua Liberty Valance* de John Ford) ternit quelque peu l'image d'Épinal du duel « à la loyale ». La plupart du temps, ces règlements de compte étaient le fait d'ivrognes sans foi ni loi, qui n'hésitaient pas à tirer dans le dos de leur adversaire, lorsqu'ils ne se mutilaient pas eux-mêmes par pure maladresse. Clint Eastwood avait déjà sérieusement écorné notre vision « hollywoodienne » de la chose dans son sublime *Impitoyable*. Les héros de cette histoire sont fictifs.

LA MAISON DU MYSTÈRE existe bel et bien et vous pouvez la visiter non loin de San Francisco. J'ai trouvé amusante l'idée de plonger deux

« loosers » dans ce décor hallucinant.

1, 2, 3... PARTEZ ! boucle la boucle en décrivant la ruée vers l'Oklahoma. Cette course folle pour la terre est parfaitement authentique (lire le roman *Cimarrón*, d'Edna Ferber). Une fois l'océan Pacifique atteint, les Américains allaient devoir se trouver de nouvelles frontières à conquérir. L'Ouest sauvage était bien mort...

ÉTATS-UNIS AU XIX^e SIÈCLE



LA RISTE DE L'OREGON

TRAJET DE JOHN T. CHANCE



PARMI LES OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR

Meurtres à 30 000 km/seconde (Vertige-Hachette), 1998

Pages blanches, magie noire (Vertige-Hachette), 1998.

Console à haut risque (Vertige-Hachette), 1999.

Titanic 2012 (Vertige-Hachette), 1999.

Aux éditions Nathan

Dans la collection Contes et Légendes :

Contes et légendes de l'an 2000 (ouvrage collectif), 1999.



1 Rocheuses : montagnes dont la partie orientale domine les grandes plaines de l'Ouest américain.

2 Pelleterie : peau, fourrure travaillée.

3 Falzar : pantalon, en vieil argot.

4 Mormon : membre d'un mouvement religieux créé par Joseph Smith, en 1830. Les Mormons fondèrent une puissante communauté dans l'Utah, à Salt Lake City.

5 Shako : coiffure militaire en forme de « tronc », très fréquente chez les fantassins napoléoniens, par exemple.

6 Adobe : brique rudimentaire mêlée à de la paille séchée au soleil.

7 En français : « Venez ! Venez le chercher ! »

8 Acre : ancienne mesure agraire variable d'un pays à l'autre.

9 Canaque : Mélanésien de Nouvelle-Calédonie.

10 En français : « Enfer sanglant ! »

11 Charismatique : qui a de l'influence, un grand sens de l'autorité.

12 En français : « je suis un pauvre cow-boy solitaire, et la route est encore longue, très longue, jusqu'à la maison ».

13 Aux États-Unis, William Smith est aussi courant que, chez nous, disons... Jacques Martin, François Durant... ou Christophe Lambert !